





# **CRITIQUE DE L'IDÉOLOGIE INSURRECTIONALISTE**

**Prolétaires Internationalistes**

**EDITIONS COMMUNAUTÉ DE LUTTE**

Critique de l'idéologie insurrectionnaliste

Prolétaires internationalistes

Editions Communauté de Lutte

<http://www.proletariosinternacionalistas.org>

[info@proletariosinternacionalistas.org](mailto:info@proletariosinternacionalistas.org)

Edition originale en espagnol (2012)

La présente édition en français (2017)

*Reproduction et citation libres de droit avec mention de la source.*

# Table des matières

Préface à l'édition française	7
Introduction	11
I. Un nouveau scénario, un nouveau sujet et une nouvelle méthodologie	23
II. Négation des tâches des révolutionnaires	63
III. La révolution caricaturée	85
IV. L'insurrectionnalisme contre l'organisation de la lutte	113
V. En guise d'épilogue	145
Annexes	157
I. Clarifications supplémentaires	159
II. Critique révolutionnaire versus sectarisme dogmatique	167



## **Préface à l'édition française (2017)**

Tout au long de ce livre, nous tentons de mettre en relief comment l'idéologie insurrectionnaliste, loin de défendre et représenter la pratique insurrectionnelle du prolétariat, constitue un obstacle dans le processus de reconstruction du mouvement révolutionnaire.

Le livre que vous tenez entre les mains a déjà une histoire de quatre années dans sa langue d'écriture, l'espagnol. Il a circulé en Espagne et en Amérique latine où il a connu d'autres éditions, a suscité débats, discussions, polémiques aussi, en somme ce livre a déjà une vie. C'est cette vie que nous souhaitons élargir et prolonger en le publiant en français, tout en envisageant d'autres traductions et éditions.

Inévitablement, comme cela s'est produit en espagnol, ce texte porte le risque d'être pris pour une attaque contre les personnes ou groupes qui se revendiquent de l'insurrectionnalisme. De telles polémiques avaient déjà accompagné sa circulation avant même sa publication sous forme de livre et c'est suite à cette expérience qu'il a été, dès sa première édition espagnole, accompagné d'une introduction, d'un épilogue et d'annexes, ici également traduits.

Dans ce livre, nous voulons montrer en quoi l'idéologie insurrectionnaliste nuit au développement et au

renforcement de la lutte révolutionnaire internationaliste, c'est-à-dire en fin de compte également à l'insurrection, moment clef du processus de destruction du monde de la marchandise. Très concrètement aujourd'hui, cette idéologie nous éloigne malgré nous de tant de camarades pourtant déterminés à en découdre avec cette société mortifère. L'idéologie insurrectionnaliste nie la nécessité de s'organiser sur d'autres bases que furtives, affinitaires et informelles et banalise la conception révolutionnaire de l'insurrection en la diluant en une série d'attaques disséminées que nous ne critiquons pas en elles-mêmes mais bien leur théorisation comme ultime activité révolutionnaire. C'est pourquoi ce texte vise aussi à montrer en quoi les préjugés idéologiques anciens ou recyclés déforment la perception de la situation actuelle et alimentent les bases de la théorisation insurrectionnaliste, concernant le rapport social capitaliste et les contradictions capitalistes actuelles, la lutte des classes et le mouvement révolutionnaire.

Il s'agit donc d'une question posée à partir de la pratique, des luttes passées et présentes, la théorie n'étant jamais qu'un moment de cette lutte, la manière finalement dont elle se pense elle-même, se questionne et s'enrichit, pour se renforcer.

Ainsi que nous l'affirmons dans la préface à la seconde édition en espagnol (2016):



« Pour nous, il n'a jamais été question de critiquer une idéologie pour lui en opposer une autre, mais bien de la défense des positions révolutionnaires dans la lutte à mort contre le capital et l'État. La discussion militante peut seulement s'effectuer sur cette base, c'est-à-dire pas en termes de familles idéologiques. Une fois de plus, nous répétons qu'il ne s'agit pas d'un débat à l'intérieur de l'anarchisme, et encore moins d'une critique marxiste (ou de l'une ou l'autre de ces multiples familles idéologiques -léniniste, trotskiste, bordiguiste...) à l'égard d'une expression de l'anarchisme. C'est une discussion au sein du prolétariat, de notre communauté de lutte, pour dépasser les faiblesses que nous portons. Quand nous parlons d'anarchie ou de communisme, nous ne parlons pas d'idéologies, nous parlons du mouvement réel de lutte contre le capital et l'État, de la destruction de cette société, ainsi que du résultat de cette destruction ».

Ceci étant brièvement posé, nous appelons donc de nos vœux vos réactions, critiques et discussions, dans la perspective de l'abolition des conditions existantes, de la révolution sociale en-dehors et contre partis et syndicats, pour un monde sans argent, sans Etat, sans travail et sans classes.

Bonne lecture !

Prolétaires internationalistes



## **INTRODUCTION**

**« On ne peut combattre l'aliénation sous  
des formes elles-mêmes aliénées. »**

**Guy Debord**



Le terme « insurrectionnaliste » fait référence, dans toute son acception historique, au parti de l'insurrection. En ce sens, nous sommes, sans l'ombre d'un doute, insurrectionnalistes, tout comme l'est en dernière instance le prolétariat lorsqu'il se constitue en classe pour détruire le capitalisme. Toutefois, ces dernières années<sup>1</sup> s'est propagée une mode particulière qui consiste à s'autoproclamer insurrectionnaliste, à titre individuel ou bien en tant que groupe, et qui puise ses références dans une idéologie qui a surgi ces dernières décennies.

C'est en Italie, dans la première moitié des années 80, que le processus de cristallisation de cette idéologie, en tant que fausse conscience de la réalité, a vu le jour. Dans ce pays, au sein de divers secteurs de la militance révolutionnaire qui se réclamaient de l'anarchisme, a vu le jour toute une série de réflexions et de bilans sur les luttes prolétariennes qui venaient d'être défaits, ainsi qu'une analyse des « nouvelles » conditions de vie sous le capital. Il en résultera la consolidation de toute une série de conceptions qui formeront le corps idéologique de ce nouvel « insurrectionnalisme ». C'est à cet usage particulier du mot « insurrectionnaliste » que nous nous référons tout au long du présent texte, et c'est à cette idéologie que nous consacrons l'analyse et la critique proposée dans ces pages.<sup>2</sup>

---

1. La première édition de ce livre a été publiée en espagnol en juin 2012.

2. Il convient de garder à l'esprit cette observation lors de la lecture de l'ensemble

Malgré des ruptures importantes avec divers aspects de la social-démocratie, comme la défense de la violence révolutionnaire contre le pacifisme, la logique commune de toutes les conceptions insurrectionnalistes emprunte au parti de la contre-révolution qu'est la social-démocratie sa compréhension du monde de la marchandise, et surtout sa compréhension de la destruction de ce monde. Voilà la raison pour laquelle l'insurrectionnalisme défend la thèse de la disparition du prolétariat et de son programme, réduit les tâches révolutionnaires à une caricature grossière, transforme l'insurrection en un acte puéril, renonce à toute perspective globale, conçoit l'État comme distinct du capital, se focalise sur une forme organisationnelle, ou encore, imagine que la transformation sociale ne dépend que des agissements volontaires d'une poignée de rebelles. Et pourtant, rien de tout cela n'est bien neuf: ce n'est pas la première fois que l'on défend la prééminence de « l'action », pas plus que ce n'est la première fois que l'on entend dire que le prolétariat n'existe plus, ou que l'on dénigre le processus organisationnel du prolétariat. Ce qui est nouveau, c'est d'avoir fusionné ces diverses conceptions pour former une unité idéologique.

Il est évident que certains ont cherché à attribuer à l'insurrectionnalisme une longue trajectoire historique qui plongerait ses racines dans le XIXe siècle et le pre-

---

du texte dans la mesure où nous avons décidé de ne pas mettre ces termes entre guillemets, pour le confort de lecture.

mier tiers du XXe siècle. Pour étayer cette affirmation, ceux-là soulignent la similitude entre certaines minorités prolétariennes du passé et celles qui aujourd'hui se réclament de l'insurrectionnalisme. Ils oublient cependant que ce lien ne peut s'établir que par le biais de la pratique, celle d'un prolétariat qui se rebelle et qui lutte contre la tyrannie capitaliste dans son ensemble, et non au travers de l'idéologie. Pour nous, cette thèse consiste en une révision idéologique de l'histoire, une inversion idéologique du réel qui analyse l'histoire en partant de l'idéologie, en ce sens qu'elle assimile une pratique à une idéologie et pose cette dernière comme fil conducteur historique de cette pratique. Bien sûr, notre passé a connu son lot de camarades pétris de volontarisme, d'activisme, et de profond individualisme mais leurs positions n'avaient pas grand-chose à voir avec l'idéologie insurrectionnaliste telle qu'on la connaît aujourd'hui.

Face à l'idéologie insurrectionnaliste, comme face à n'importe quelle autre influence ennemie à l'intérieur de notre communauté de lutte, bourgeoise au sein de notre classe l'impulsion de la critique. En effet, toutes les forces ou idéologies qui proviennent de la contre-révolution et que notre lutte charrie poussent le prolétariat à en assumer une critique radicale, afin de se prémunir contre leur influence néfaste et d'avancer dans le processus de constitution d'une classe révolutionnaire. Ces dernières années, nous avons pu observer comment cette impulsion

critique s'est cristallisée sous forme de ruptures, de discussions et de matériaux contre l'idéologie insurrectionnaliste.

Hélas, avant que notre classe ne commence à assumer explicitement sa démarcation vis-à-vis de ces conceptions antagoniques à la lutte, il nous a fallu, durant presque trois décennies et en divers points du globe, endurer le cortège de calamités propres à cette idéologie et répéter sans cesse les mêmes erreurs. Entre autres raisons, parce que lorsqu'un camarade ou un groupe défendait la nécessité d'une critique ouverte et partagée, il lui était rétorqué que « *ce n'était pas le moment, alors que les dénommés insurrectionnalistes étaient visés par la répression, de se lancer dans pareille critique* ». Nombreux furent ceux qui se plièrent à ces exigences et mirent leurs objections en veilleuse. Erreur funeste qui s'est répétée à de multiples reprises: en effet, la dénonciation immédiate des idéologies contre-révolutionnaires est une tâche fondamentale de notre classe. De plus, ces velléités attentistes qui se réfugient derrière « l'inadéquation de l'instant » véhiculent toujours une perspective immédiatiste et localiste, associée à un mépris de l'internationalisme. Or, bien qu'en Espagne on observe aujourd'hui un reflux de l'insurrectionnalisme – et dans une grande mesure, de la répression des camarades qui s'en revendiquent – dans d'autres pays l'une et l'autre battent encore leur plein. Dès lors, ceux qui ont attendu dix ans que les choses se tassent ici, devraient-ils encore en at-



tendre dix autres avant qu'elles ne se calment là-bas? Ils empêcheraient ainsi la transmission de l'expérience et se rendent complices du développement de cette idéologie, des dégâts qu'elle occasionne à notre classe en général et des infortunes subies par certains de nos camarades en particulier.

Cependant, la critique révolutionnaire finit toujours par se frayer un chemin, et tôt ou tard la rupture avec ces idéologies finit par émerger. Mais l'époque qui est la nôtre se montre peu propice à la systématisation des expériences ; de même, rares sont les bilans de ces expériences qui parviennent à traverser les frontières invisibles de certains groupes. Il en découle que la critique dont nous parlons n'a circulé que de façon « clandestine », pour ainsi dire, durant plusieurs années. Elle est restée trop longtemps enfermée dans le cercle étroit des réunions, des discussions directes, à l'intérieur des groupes.

Il aura fallu bien des années avant que cette critique n'en vienne à prendre une dimension publique et déterminée. Ces dernières années a émergé un petit nombre de textes qui reprennent , avec plus ou moins de force et à partir des positions révolutionnaires, la critique de l'idéologie insurrectionnaliste. Entre autres matériaux, nous pouvons souligner l'existence du texte « *La epidemia de rabia* ». Malgré quelques points sur lesquels nos positions divergent, nous n'hésitons pas à dire que ce

texte développe, depuis des niveaux d'abstraction autres que ceux auxquels nous recourons dans ce document-ci, une critique importante contre l'insurrectionnalisme sur base d'un bilan des luttes et expériences des minorités révolutionnaires en Espagne durant les années 90.

C'est bien cette même dynamique qui anime notre texte, qui par conséquent n'a rien à voir avec une monographie d'intellectuels aux idées « révolutionnaires ». Au contraire, il provient d'une poignée de militants issus de différents groupes de par le monde et constitue l'aboutissement de diverses expériences, discussions, lectures et ébauches préalables. La lutte et sa structuration, l'action directe, les comités de solidarité envers les différents réprimés et leurs révoltes, la réappropriation programmatique, et, hélas, la répression elle-même et la prison, voilà le creuset dans lequel s'est forgé cet outil.

Pour cette raison, ce document est inséparable de la praxis révolutionnaire, celle des centres sociaux, des comités de grève, des piquets, des encapuchonnés et des conspirateurs<sup>3</sup>... en somme, il rejoint l'ensemble des expressions qui luttent pour mettre à bas ce système inhumain. De fait, il n'a d'autre ambition que de servir d'outil et de contribution à la fortification, l'extension, la radicalisation et la coordination des révoltes et insurrections

---

3. Le terme « encapuchonné » (« encapuchado ») renvoie au fait de dissimuler son visage dans les actions et manifestations. Le terme « conspirateur » désigne ici le fait de lutter, de conspirer contre l'Etat (et pas le « conspirationnisme »).

de notre classe partout dans le monde. La critique prolétarienne a la particularité d'être totalement intransigeante et destructive envers les forces et représentations de notre ennemi, afin d'en contrer l'influence, tout en se montrant constructive et camarade envers les expressions qui luttent pour la révolution quelles que soient leurs faiblesses. Hélas, nous vivons à une époque où ce dernier aspect n'est que difficilement compris, réduisant toute critique à son seul aspect destructeur.

Bien entendu, la critique du caractère contre-révolutionnaire de l'idéologie insurrectionnaliste – comme de toute autre idéologie – ne peut être comprise, loin s'en faut, comme un rejet de la pratique de tous ceux qui s'en réclament. Le caractère révolutionnaire ou contre-révolutionnaire d'une expression ne se mesure pas à l'aune de ce que celle-ci dit d'elle-même ; en effet, on ne compte plus les groupes ou individualités qui véhiculent des idéologies néfastes et néanmoins expriment nos intérêts de classe. Cela va sans dire, nous ne demanderions pas mieux que toutes ces luttes forment un ensemble clairement autonome, que le prolétariat soit animé d'une pratique de classe qui ne contredise pas ses mots d'ordre, et qu'il identifie les dangers que charrient ces idéologies, comme autant de forces de récupération de nos luttes et d'embuscades tendues par nos ennemis en vue de nous détruire. Toutefois, la lutte n'est pas une question de goûts ou de préférences et l'autonomie de classe ne se pose pas comme un présupposé, ou comme quelque

chose qui tomberait du ciel, c'est un processus ardu, traversé de contradictions, et en constante gestation.

Par conséquent, il ne s'agit pas de disqualifier telle ou telle expression prolétarienne sous prétexte que celle-ci se revendique de telle ou telle idéologie, en oubliant qu'en définitive, peu importe l'étiquette sous laquelle chacun choisit de s'afficher, seule compte la pratique réelle. Néanmoins, il n'est pas non plus question de défendre la pratique sans critiquer ses idéologies. Se cantonner à la neutralité envers ces idéologies revient à se compromettre, à se soumettre à ces dernières et donc à renoncer à la lutte pour l'autonomie de classe. Il s'agit donc d'appuyer la pratique en critiquant impitoyablement ces idéologies que groupes et individus traînent dans leur sillage. Il s'agit de savoir différencier, d'un côté, les expressions prolétariennes qui, estampillées du label insurrectionnaliste, s'affrontent à l'État, et de l'autre côté l'idéologie dont se réclament ces collectifs, ces actions ou ces militants. Ce n'est qu'ainsi que nous combattons réellement la récupération et la liquidation de nos luttes. Ce n'est qu'ainsi que nous combattons la présence de la contre-révolution dans nos rangs, tout en favorisant le développement de nos positions révolutionnaires et passant outre nos nombreuses limites. C'est pourquoi, répétons-le, la critique de l'idéologie insurrectionnaliste ne doit pas être assimilée à un rejet des différentes manifestations nées de l'affrontement contre le capital et qui se réclament de cette idéologie.

C'est pourquoi nous crachons aussi sur les « critiques » de l'insurrectionnalisme qui n'ont pour autre objectif que d'attaquer le mouvement prolétarien, de dénigrer des aspects fondamentaux du processus révolutionnaire, en puisant leurs arguments dans le pacifisme, l'antiterrorisme, le victimisme ou toute autre fumisterie bourgeoise. Souvenons-nous, à ce propos, de l'infâme campagne de la CNT<sup>4</sup> à la fin des années 90 contre les victimes de la répression qui avait suivi le braquage de la banque Santander à Cordoue (Espagne) en 1996. Suite à ladite attaque, la CNT a couvert l'État et tous ses agents, a participé au lynchage et à la répression de nos camarades qui se revendiquaient de l'insurrectionnalisme, crachant contre eux tout leur venin, comme contre ceux qui se montraient solidaires avec ces derniers, même quand il s'agissait de militants de la CNT elle-même. Ce syndicat – qui n'hésite pas à s'autoproclamer anarchiste – constitue en fait un authentique bastion de la contre-révolution et c'est durant la dite Guerre civile espagnole, en 1936-1937, qu'il aura livré ses prestations les plus zélées, en tant que rouage essentiel de l'État républicain.

Pour terminer cette introduction, nous voulons souligner que ce texte n'est en rien un produit fini. Comme tous les matériaux de notre classe, il est inachevé. Il in-

---

4. Ce syndicat – qui n'hésite pas à s'autoproclamer anarchiste – constitue en fait un authentique bastion de la contre-révolution et c'est durant la dénommée Guerre civile espagnole qu'il aura livré ses prestations les plus zélées, en tant que rouage essentiel de l'État républicain.

carne plutôt un moment de la critique historique que notre classe construit contre l'idéologie insurrectionnaliste – et à un niveau plus global contre la contre-révolution en général – qui se doit de circuler, d'être critiqué, amélioré, pour se transformer en force agissante dans tous les domaines de notre lutte. Il n'y a que comme ça que les matériaux révolutionnaires acquièrent toute leur dimension pratique et posent quelques jalons dans la gigantesque œuvre collective, de classe, de constitution du sujet révolutionnaire, pour enfin réduire en cendres le monde de la marchandise.

# I

## **UN NOUVEAU SCENARIO, UN NOUVEAU SUJET ET UNE NOUVELLE METHODOLOGIE**

« La définition de ce qu'est le prolétariat ne découle pas, comme le prétend la bourgeoisie, d'une étude sociologique ou du niveau de revenu ; c'est la délimitation de qui est le sujet de la révolution qui définit le prolétariat. »

MIL, *La révolution jusqu'au bout.*





Le Capital n'a jamais cessé de restructurer la mise en oeuvre de la force de travail, dans sa course concurrentielle au taux de profit autant que dans son imposition terroriste de la paix sociale, entraînant de plus en plus pour notre classe toute une série de bouleversements violents de sa condition. Parallèlement à la défaite du formidable assaut prolétarien des années 60-70, cela s'est traduit ces cinquante dernières années par la dislocation des réservoirs homogènes et locaux de main-d'oeuvre (notamment par le développement accéléré de la sous-traitance), l'éclatement des processus et sites productifs, à présent reliés entre eux par des flux tendus, la flexibilité accélérée de la main-d'oeuvre, la dégradation des conditions de travail et des contrats de travail (la «précarisation»), la concurrence effrénée entre les prolétaires dans tous les secteurs...

Sous l'influence de diverses théories et interprétations relatives à cette réorganisation des rapports productifs, certains secteurs de la militance révolutionnaire sont parvenus à la conclusion que ces changements

auraient transformé complètement les conditions de la lutte de classe, mettant fin à une période historique pour en inaugurer une autre, complètement différente de la précédente. On crée ainsi un nouveau scénario, totalement idéologique, dans lequel on abandonne le prolétariat et la bourgeoisie et, avec eux, on jette au feu le vieux programme de la révolution et toutes ses implications.

Cette désastreuse vision du développement capitaliste fait alors le lit d'un tout « nouveau » programme de lutte ; elle accouchera de l'idéologie insurrectionnaliste.<sup>5</sup>

---

5. Nous avons mis l'adjectif « nouveau » entre guillemets, puisque, comme nous le verrons par la suite, l'idéologie insurrectionnaliste puise dans les idées social-démocrates pour édifier sa propre conception de la lutte révolutionnaire. L'insurrectionnalisme ne sera toutefois pas le seul à adopter cette interprétation du développement capitaliste: toute une série d'autres idéologies y recourront également.

## ***La théorie de la disparition du prolétariat***

« Ce sont précisément ces négations du prolétariat qui consolident l'idéologie bourgeoise du "véritable prolétaire". Ce dernier, comme chacun le sait, peut être dépeint – sarcastiquement bien entendu – comme un ouvrier industriel, mâle, national, et qui méprise le lumpenprolétariat, les étudiants, les " casseurs ", les femmes, les immigrés, et "tous ces autres nègres" ».

*Cuadernos de negación, n°2*

L'insurrectionnalisme, au début des années 80, embrassait les idées dominantes de l'époque en parvenant à la conclusion que les vieilles classes sociales s'étaient éteintes. Toutes ses analyses et ses développements sur les changements survenus dans la nature du capitalisme trouvaient leur fondement dans des idées émises par des personnages tels que Jeremy Rifkin ou Toni Negri. Ces idées constituaient différentes facettes d'une seule et même théorie. Celle-ci affirme que les transformations qui, depuis les années 70, ont affecté tout l'appareil productif ont conduit à la disparition du prolétariat.

Les tenants de ces théories, marqués par le vieil ouvriérisme social-démocrate, ont mythifié l'image d'une usine et d'une industrie « traditionnelles », foyers de recrutement pour la social-démocratie, et certains d'entre eux proclament même la disparition des grandes concentrations industrielles, généralisant indûment un processus propre à certains anciens grands pôles de valorisation capitalistes, désertés ou restructurés. Ils s'appuient donc à nouveau sur une série de changements réels dans l'organisation de la production, imposés de façons diverses selon les secteurs et les pays ou régions, mais leur confèrent une dimension inadéquate et en tirent des conclusions erronées.

Plutôt que d'y voir le maintien fondamental d'un rapport social d'exploitation d'une classe par une autre, plutôt que d'y voir l'antagonisme radical entre deux projets sociaux (la société marchande ou son abolition), les théoriciens social-démocrates y voient de « nouveaux rapports ».

Il est ainsi supposé que le prolétariat aurait agonisé à mesure qu'il aurait été dépossédé de l'unité de ses intérêts, que son être se serait décomposé à mesure qu'il se serait retrouvé morcelé entre les différentes branches de production et de circulation du capital. Son existence confinée par ces idéologues à l'univers des usines, il partagerait le sort supposé de ces dernières, comme enseveli sous leurs décombres mondiaux. Tant « l'usine

traditionnelle » que le prolétariat seraient ainsi balayés de la scène sociale et se trouveraient relégués au rang de reliques du passé dans le musée de l'Histoire.

Pour parachever cette fable, et donner plus de poids à son oraison funèbre, cette théorie associera toutes les structures de la social-démocratie et leurs idées au prolétariat: le syndicalisme, l'« anarcho »-syndicalisme, le marxisme-léninisme, l'idéologie du progrès et du développement, l'apologie du travail, l'ouvriérisme... Toutes ces expressions classiques de la social-démocratie furent sans vergogne présentées comme des idées et instruments traditionnels de la lutte prolétarienne du passé. Sur base de ces falsifications, il était aisé d'affirmer que ces instruments de lutte s'étaient depuis reconvertis en simples agents de gestions, thèse qui à son tour confortait la théorie de la disparition du prolétariat et de son mouvement, et l'intégration de « ses » anciennes organisations dans le giron de l'État.

Voilà où en serait le prolétariat, s'il y avait autre chose dans cette théorie qu'un travestissement de l'Histoire, qui amalgame le réformisme et la révolution, qu'une réécriture de l'Histoire fondée sur la pratique et la théorie qu'ont développées toutes ces forces social-démocrates contre notre classe. Or, la pratique de ces « organisations de classe » a consisté, depuis leur origine, à domestiquer, canaliser, détourner, démocratiser et liquider la révolution. Expressions de la contre-révolution, elles

étaient tout sauf des structures conçues pour organiser la lutte prolétarienne. La véritable praxis prolétarienne, celle qui brandit l'arme de la critique et la critique armée pour tenter de rompre avec les conceptions et les structures réformistes, et au bout du compte détruire cette société, reste occultée sous tant d'amalgame.

La conclusion que cette vision proposait en guise d'épilogue à la terrible lutte entre le prolétariat et la bourgeoisie ne pouvait être plus inattendue: ce serait donc le capitalisme lui-même qui se chargerait de détruire le prolétariat pour assurer la pérennité de son règne.<sup>6</sup>

Éblouis par cette nouvelle théorie, de nombreux mouvements et variantes idéologiques de la social-démocratie crurent venu le moment de faire peau neuve. Le discours du passé, « archaïque et déphasé », devait céder sa place à une forme d'expression en accord avec la nouvelle mode, ce qui permettrait de freiner l'hémorragie de militants. La lutte des nations opprimées, l'anti-impérialisme, l'antifascisme, le citoyennisme et le populisme les plus rances, tous relevèrent la tête et connurent une nouvelle diffusion, parés de leurs nouveaux atours, paradant sur la tombe du prolétariat. D'aucuns s'efforceront de recomposer des nouveaux sujets à partir des cendres du prolétariat, comme Toni Negri et sa « multi-

---

6. Idée contenue dans le texte *L'impasse citoyenniste. L'Appel ou le Comité invisible* adhérents sans réserve à ce scénario.

tude ». Il s'en trouvera d'autres, comme Camatte<sup>7</sup>, pour tout abandonner et partir planter des oignons à la campagne, arguant que la défaite du prolétariat est définitive et que le capitalisme est désormais invincible.

Sans la moindre hésitation, l'insurrectionnalisme usera de cette théorie de la disparition du prolétariat pour cimenter tout son corps idéologique. Il s'y jettera à corps perdu, développant toute une série d'explications pour les « nouveaux » phénomènes du capitalisme, les « nouvelles » classes qu'il a généré et les nouvelles formes de lutte qui doivent être adoptées en conséquence.

Ainsi, Alfredo Bonanno d'affirmer (dans *La tension anarchiste*) : « (...) La lutte doit partir d'autres lieux, doit partir avec d'autres idées et doit partir avec d'autres méthodes. »<sup>8</sup>

---

7. Parallèlement, la théorie de la communisation a également connu un regain d'influence ces dernières années. Celle-ci repose aussi sur cette distorsion de l'histoire de la lutte prolétarienne, qui associe social-démocratie et prolétariat. Sur base de cette falsification s'élabore toute une « nouvelle » série de tâches que la lutte devra assumer, ce qui vient obscurcir des aspects fondamentaux tels que l'insurrection ou le processus révolutionnaire dans son ensemble, qui tend à imposer les nécessités humaines pour abolir l'économie.

8. Si tout au long de ce texte nous prenons les positions de Bonanno comme référence fondamentale de l'idéologie insurrectionnaliste, c'est parce que nous jugeons qu'il reproduit les thèses essentielles sur lesquelles se fonde cette idéologie. S'il est déplorable de voir Bonanno compter parmi les plus chantres les plus écoutés de cette idéologie, nous insistons cependant sur le fait que sa pratique est, dans une plus ou moins grande mesure, liée aux besoins du prolétariat, et qu'à ce titre nous le considérons comme un camarade de lutte. Ce même posi-

Ce fatras idéologique amènera l'insurrectionnalisme à voir dans certains changements formels, dans certains *relooking* que propose l'encadrement capitaliste – toujours soucieux de dissimuler l'intransigeante permanence de son contenu – un nouveau scénario social. Il estampillera ce nouveau scénario, à l'instar de tout sociologue moderne qui se respecte, de « société postindustrielle », société sans usines et sans prolétariat.

« L'usine traditionnelle a disparu ou est en passe de disparaître définitivement, pour céder la place à une myriade de petits et minuscules centres productifs hautement informatisés, avec des possibilités de reconversions productives jadis impensables. Les intérêts du prolétariat, brisés en mille morceaux, se perdent dans les méandres de la réalité virtuelle. »

C. Cavalleri,

*L'anarchisme dans la société postindustrielle.*

Obnubilée par l'usine, sans toutefois saisir ce qui s'y développe et la totalité qu'elle contient, cette conception idéologique des changements survenus au sein de l'appareil productif transforme la réalité en quelque chose d'exclusivement particulier: elle voit le travail à l'usine, sans voir en lui une activité du capital qui soumet à son dik-

---

tionnement s'applique, bien entendu, à nombre d'autres groupes de camarades qui reproduisent ces contradictions dans leur militance.



tat tous les aspects de la vie. Elle ne voit l'usine que dans l'usine elle-même, sans comprendre que sous le règne du capital, celle-ci constitue la réalité de la quasi-totalité de l'humanité, sans pour autant que les humains séjournent nécessairement dans cet exécrable bâtiment. Les tenants de cette conception sont incapables de comprendre que ce n'est ni l'activité concrète du travail ni les formes et les mécanismes productifs immédiats qu'il faut mettre en place pour le consommer qui constituent l'essence du prolétariat mais bien le travail salarié lui-même, indépendamment de sa manifestation particulière.

L'imposition à l'être humain, dépossédé de tout moyen de vie, du travail comme unique moyen de survie crée cette force antagonique vivante qu'est le prolétariat, cette partie de l'humanité aujourd'hui enchaînée et qui s'oppose à toutes les relations sociales existantes. Ceci échappe complètement aux conceptions insurrectionnalistes qui assimilent le prolétariat, à l'instar de la social-démocratie, à l'un de ses pôles de développement dans cette société: l'ouvrier industriel.<sup>9</sup>

---

9. Lorsque nous affirmons que le prolétariat s'oppose à toutes les relations sociales existantes, nous ne faisons pas une photographie d'une situation sociale donnée, d'un rapport de force historiquement contingent. La seule manière d'appréhender les classes, c'est de ne pas tenter d'en dessiner le profil social, d'en définir les formes dans cette société, mais de les saisir comme mouvement, comme dynamique d'opposition. Il n'y a pas d'abord les classes, comme contradiction abstraite, puis leur confrontation. Les classes, la contradiction de classe, la lutte des classes... ce sont des manifestations de la contradiction fondamentale de cette société, que l'on peut exprimer de différentes manières: dictature de la valeur contre huma-

« Exclu, fragmenté, marginalisé, précarisé, écartelé entre d'innombrables perspectives, le prolétariat en tant que figure antagonique (si tant est que cette figure ait déjà, un jour, réellement joué un rôle précis dans le terrible conflit pour se libérer lui-même de l'exploitation) est en train de disparaître complètement de la scène, laissant derrière lui toutes les illusions perdues, les compagnons tombés dans la lutte, les idéaux trahis, les drapeaux piétinés »

A. Bonanno,  
Introduction de 1998 au livre  
*Critique des méthodes syndicales*  
(*A Critique of Syndicalist Methods*).

La fin de ce que certains appellent la centralité ouvrière sera l'argument massue des fossoyeurs du prolétariat. C'est-à-dire que le prolétariat, dispersé avec l'éclatement des centres productifs (constat dont nous avons déjà dénoncé le caractère de généralisation abusive, au niveau mondial), perdrait du coup son caractère unitai-

---

nité, propriété privé contre communisme, argent contre communauté humaine, terrorisme étatique contre l'humanité... Dire que le prolétariat s'oppose à toutes les relations sociales existantes, c'est exprimer qu'il est le mouvement qui va d'une négation à l'autre, le mouvement qui va de sa propre humanité totalement niée dans cette société (négation négative, à son sinistre summum dans la guerre bourgeoise) à la négation de la totalité de cette société, de la totalité de ses relations sociales, et donc de lui-même en tant que classe (négation positive, à son summum dans l'insurrection, dans la révolution).

re, se retrouverait mutilé, dispersé, livré à une multiplicité d'activités laborieuses qui déracinent l'unicité de ses intérêts. Il abandonnerait son ancienne existence tout en cessant d'être le sujet de la révolution.

En réalité, cette explication amalgame les formes d'aménagement, d'organisation du travail et de l'espace avec l'unité du prolétariat. Autrement dit, elle suggère que c'est la forme d'organisation du capital – comment celui-ci organise et distribue les êtres humains dans le travail – qui confère au prolétariat son caractère unitaire et centralisé. Or, cette organisation que le capital destine aux masses n'a d'autre objet que celui de les exploiter et de les dominer comme prolétariat, comme classe unitaire. Le capital est toujours en quête de moyens plus perfectionnés, tant pour intensifier le degré d'exploitation, que pour nier son ennemi historique et pouvoir l'exploiter à son aise. Il s'efforcera d'isoler, de juguler, de déstructurer et de dénaturer l'essence même du prolétariat. Il fabrique un conglomérat de mécanismes artificiels qui agiront comme facteur de scission des intérêts du prolétariat. Il entretient au sein des usines la stratification salariale et les clivages idéologiques. Il disperse l'univers de l'usine en une multitude de petits centres productifs, crée des centaines de catégories productives éparpillées sur toute la surface terrestre et autant de catégories juridiques et idéologiques... Et tout ceci ne se limite pas seulement à un processus visant à augmenter le taux de profit, il s'agit aussi d'occulter et de diviser le fossoyeur historique du capital, de faire en sorte qu'il s'entredéchire dans la concurrence, de le nier idéologi-

quement. Ceux qui prêchent la théorie de la disparition du prolétariat utilisent les mêmes cartes que celles du capital. Ils utilisent les mêmes mécanismes de division et d'aliénation, pour nier son existence.

Or, le sujet révolutionnaire, la constitution du prolétariat en force de négation de l'ordre existant, sa centralisation, est la négation active de l'organisation du Capital, tant dans son contenu que dans sa forme. Pour cela même, quand le prolétariat se constitue en force révolutionnaire, il passe outre toutes les singularités de ses « univers de travail particuliers » – ou de « non-travail » – et s'organise par-delà toutes les divisions que lui impose le capital. Par conséquent, ce qui confère réellement au prolétariat son caractère unitaire n'est ni la structuration ou l'organisation que le capital réserve au travail, ni la forme de travail à laquelle il est contraint, mais bien sa propre vie sous le capital, sa propre nature organique, celle qui lui donne une unité d'intérêt indépendamment de comment et où il travaille. En effet, cette unité d'intérêt lui vient de sa condition de paria, d'être déshumanisé, qui ne possède rien d'autre que sa propre force de travail. Ces intérêts se résument à l'abolition de ses conditions d'exploitation, du travail salarié, de la propriété privée et donc, à l'abolition de la structure capitaliste dans son intégralité.

Tous les épisodes historiques où l'opposition du prolétariat contre le capital atteint un seuil qualitativement élevé, témoignent de la véritable nature de son être. En Espagne,

dans les années 30, la lutte s'est étendue à tout le pays et à presque tous les secteurs de la société, poussant le prolétariat à s'unifier, à rejeter tout cloisonnement. En Russie, en 1917, malgré tous les efforts de la social-démocratie pour désolidariser ouvriers urbains et paysans, le mouvement insurrectionnel est né précisément de la destruction de cette séparation et de l'action unitaire du prolétariat. Plus récemment, en 2009, au Pérou, nous avons vu les prolétaires de la jungle amazonienne, catalogués « indiens » (comme s'il pouvait subsister une communauté « indigène » sous le règne du capital mondial !), rejeter ces cloisonnements et tendre la main à leur frères urbains, pour défendre ensemble se battre ensemble contre leurs conditions de vie. La même chose s'est produite en Grèce<sup>10</sup>, où l'ensemble des secteurs et des catégories, ceux-là mêmes que l'insurrectionnalisme présente comme responsables de la mort du prolétariat, se sont transcendés ont été dépassés lorsque la communauté de lutte s'est constituée et a occupé le pavé. Cette communauté de lutte revendiquait haut et fort, tant dans la pratique qu'en théorie – par le biais des minorités révolutionnaires – , le caractère prolétarien de sa révolte.

En dépit de cette réalité vécue dans la lutte, l'insurrectionnalisme, soumis aux mécanismes de mystification qui œuvrent à la désarticulation du prolétariat, et prompt à les reproduire, passe sous silence cette réalité concrète et

---

10. Ainsi qu'au Brésil, en 2013-2014, soit après la rédaction du présent texte, en espagnol. Voir la revue *Communisme* n°65 (juin 2014).

choisit de nous présenter, par la plume de Bonanno, «le nouveau sujet», «l'homme nouveau» qui est appelé se substituer au prolétariat:

« Aujourd'hui la réalité a changé. Comme nous le disions auparavant, ils sont en train de construire un homme nouveau, un homme sans qualifications – qu'ils construisent parce qu'ils ont besoin de créer une société sans qualifications. Mais, ce faisant, ils ont écarté la figure emblématique du « travailleur » de ce qui était, jadis, le centre de la conception de la société politique. Le travailleur, par le passé, supportait le plus lourd fardeau de l'exploitation. Pour cette raison, on pensait que ce devait être lui qui serait à l'origine de la révolution. À ce titre, il suffit d'évoquer, l'analyse marxiste. Au fond, « Le capital » de Marx est tout entier consacré à la « libération » du travailleur. Quand Marx parle de l'Homme, il sous-entend le travailleur ; quand il développe son analyse de la valeur, il parle de temps de travail ; quand il développe son analyse de l'aliénation, il parle de travail. Il n'y a rien qui n'ait un rapport quelconque avec le travail. C'est parce qu'à l'époque où s'est développée l'analyse marxiste, le travailleur demeurait un personnage central, et effectivement, la classe laborieuse pouvait être théorisée comme centre de la structure sociale»

A. Bonanno,

*La tension anarchiste (The Anarchist Tension), 1996.*

Bonanno est incapable de comprendre que la perte de qualification, le fait de convenir à plus ou moins n'importe quel travail, a toujours été l'essence, non pas de l'Homme nouveau en cours de construction, sinon du prolétariat tel qu'il a toujours existé. Marx lui-même l'affirme dans son œuvre, bien que Bonanno ne semble pas y avoir compris grand-chose. La qualification est et a toujours été quelque chose de contingent, de minoritaire, d'éphémère dans l'histoire du capitalisme. Bonanno ne comprend pas plus que le poids de l'exploitation repose aujourd'hui comme hier sur les épaules d'un seul et même sujet: le prolétariat. Peu importe qu'il soit dans une usine à l'ancienne, un fast-food, un atelier, dans la rue en train de balayer les détritiques ou dans les files du bureau de chômage. Bonanno ne semble pas, par ailleurs, en mesure de comprendre que tout aujourd'hui fonctionne sur base de la valeur, du travail abstrait représenté par le travail salarié, c'est-à-dire, indépendamment de sa manifestation concrète: serveur ou maçon, mineur ou employé de bureau, agriculteur ou concierge, chauffeur ou professeur. En définitive, Bonanno est incapable de saisir les relations sociales que le capital génère de manière globale. Autrement dit, comme il ne les perçoit qu'à travers le prisme social-démocrate, il finit par ne pas s'apercevoir que rien ne change fondamentalement et que, comme toujours sous le règne du capitalisme, tout se fonde sur l'antagonisme entre deux classes sociales : celle qui fait main basse sur les moyens

de subsistance et celle qui en est dépossédée, celle qui s'efforce de maintenir cet état de fait dont elle tire le plus grand profit, et celle qui, prise à la gorge, est déterminée à l'abolir.

Tous ces changements, tous ces bouleversements qui éblouissent et aveuglent l'insurrectionnalisme, ne sont jamais qu'une constante sous le capitalisme. La révolution des forces productives, la destruction continue de l'ancien appareil productif pour en édifier un nouveau, la part décroissante de force humaine dans le processus productif, la constante réutilisation de l'espace, etc. ne sont que des composantes naturelles du processus de développement capitaliste. Que le prolétaire, au lieu de se retrouver dans une usine au milieu de centaines de ses semblables – une réalité qui n'a rien d'extraordinaire aujourd'hui encore – se retrouve dans une aubette à vendre de la nourriture, ou dans un bureau, n'y change rien. Que la marchandise soit matérielle ou immatérielle, que son exploitation entre dans telle ou telle catégorie juridique, que son travail soit « productif » ou « improductif », ou qu'il soit tout simplement laissé pour compte, au chômage, tout ça n'altère en rien sa condition de classe. Sa vie continue d'être niée au profit de la valorisation capitaliste. Le prolétaire continue d'être l'expression vivante du même antagonisme de toujours, antagonisme à la propriété, aux exploités, au travail. Le conflit irréductible entre les besoins humains du prolétaire et les exigences du capital continue d'être le point de friction



qui tôt ou tard débouche sur l'affrontement. Tout ceci, indépendamment de comment cet antagonisme se manifeste au sein du prolétariat, de l'intensité de l'aliénation qui l'afflige, et qui le pousse à se nier comme classe, à se méprendre sur ses ennemis et sur ce qu'il est lui-même, à faire siens des intérêts qui lui sont opposés<sup>11</sup>.

Toujours selon Bonanno:

« Le nouveau producteur qui a émergé de ce coup de théâtre dans le scénario capitaliste traditionnel est livré à son sort. Il n'aura plus jamais de conscience de classe, il ne voit pas plus loin que le bout de son nez et la concurrence dans le cadre des diverses étapes de la production l'entraîne dans un faux conflit. S'il est témoin de comportements improductifs de la part de ses ex-camarades de travail, il est incité à se conduire en gendarme ou espion. [...] Il essaye de s'en sortir comme il peut, tente de se maintenir au cœur des circuits de la flexibilité: aujourd'hui soldat, demain fermier, ensuite fossoyeur, boulanger, et pour finir, concierge. Il se débrouille, n'espérant rien d'autre qu'un salaire, n'importe quel salaire, pour faire subsister sa descendance, devenue

---

11. Nous en profitons pour nous démarquer de cette fausse dichotomie qui sépare l'être de sa conscience, la matière de son mouvement, l'objet du sujet, et qui distingue d'un côté la classe en soi et de l'autre la classe pour soi. Comme si le prolétariat avait commencé par exister d'abord (classe en soi) avant de se convertir en force agissante (classe pour soi).

sa seule perspective: la dégénérescence culturelle a effacé en lui jusqu'au souvenir des espérances d'antan. Les rêves de la révolution, la destruction définitive de toute forme d'exploitation, ne sont plus de ce monde. »

A. Bonanno

Introduction de 1998 au livre  
*Critique des méthodes syndicales.*

La confusion entre, d'un côté, la destruction à laquelle le capital soumet le prolétariat, la désarticulation des forces de ce dernier, l'élimination de son histoire, son asservissement sous les griffes de la démocratie, et de l'autre, la fin du prolétariat, est assez brutale. La confusion est totale entre la défaite, et ses conséquences contre-révolutionnaires qui assomment le prolétariat, et la mort, sans rémission, de ce dernier. Par conséquent, l'insurrectionnalisme et les idéologies qui proclament la disparition du prolétariat ne basent pas leurs affirmations sur des fantasmagories mais, comme toute idéologie, sur une certaine réalité, à savoir la défaite et la déstructuration du prolétariat. Comme disait Hegel: « le faux est un moment du vrai ». C'est en transformant en vérité éternelle un instantané de la vie historique du prolétariat qu'ils fabriquent une projection idéale, un moment devenu totalité. C'est le rêve ultime du capital qui est érigé en dogme immuable: la non-existence d'une classe mondiale opposée au projet de société capitaliste.

Certes, les défaites du prolétariat entraînent souvent dans leur sillage des périodes de paix sociale immensément longues, où la classe révolutionnaire, devenue pantin du capital, est incapable de se reconnaître pour ce qu'elle est. Sa conscience est pour ainsi dire éteinte et sa pratique est dirigée, canalisée par des armées de réformistes.

Tout ceci ne signifie pas, pour autant, que le prolétariat soit définitivement balayé de la scène. Ce n'est jamais qu'une tragique conséquence de sa défaite qui n'élimine pas pour autant ce qui constitue l'essence de la vie du prolétariat, l'antagonisme entre les besoins humains et ceux du capital.

L'idée idyllique et céleste que certains se sont fait du prolétariat n'a d'existence que dans leurs petites têtes pensantes et ne résiste pas à la dure épreuve du réel, quand le sujet révolutionnaire disparaît pour une longue période de la scène historique. C'est alors que ces adorateurs du prolétariat mythique, déçus par sa manifestation véritable, en chair et en os, annoncent que cette classe a cessé d'exister pour toujours.

Ceux-là n'ont rien compris, loin s'en faut, à la contradiction que le prolétariat porte en son sein, celle d'être simultanément une classe exploitée et révolutionnaire. C'est la raison pour laquelle ils sont surpris de voir un prolétariat qui vient de mettre à mal le capitalisme mondial se soumettre à nouveau à sa barbarie. Ils ne peu-

vent concevoir qu'il s'agit bien du même sujet, à présent disloqué et déstructuré par la défaite. Mais ils sont plus surpris encore, lorsque, après avoir défenestré ce même prolétariat et inventé de nouvelles classes pour le remplacer, ils voient soudainement cette masse docile se retourner contre ses maîtres, les armes à la main.

Ils sont incapables de comprendre qu'au sein du prolétariat il existe une série de déterminations pratiques qui se conditionnent et s'entrechoquent. Même les déterminations les plus élémentaires du prolétariat impliquent que sa vie soit frappée du seau de la dépossession, de la privation des moyens de subsistance et de reproduction, sur lesquels son ennemi a fait main basse. Et cette réalité n'implique pas un type de conscience déterminée, ni même n'implique que ceux qui n'ont rien d'autre à vendre que leur force de travail pensent qu'il faille détruire cette société. Ce que cette réalité implique, c'est que cette contradiction entre leurs besoins et ceux de la propriété privée tend à se développer – pas de manière linéaire bien entendu – et à s'opposer en termes historiques de classe contre classe, jusqu'à atteindre ses ultimes conséquences révolutionnaires.

L'insurrectionnalisme fait fi de toute cette réalité, et la refaçonne pour en faire une projection conforme à sa pensée. Hypnotisé par la carcasse extérieure de cette société, il lui est impossible de percevoir l'essence mercantile qui pénètre tous les aspects de la vie, et qui fait de la

prolétarisation du monde le moteur du développement du capital. Les formes phénoménologiques de la marchandise sont multiples et changeantes, mais ce qui se cache sous ces enveloppes extérieures demeure : l'assujettissement de la valeur d'usage à la valeur d'échange, du prolétariat à la bourgeoisie, de l'humanité à l'économie. L'insurrectionnalisme use de l'idéologie pour s'affranchir de toute cette réalité, et édifie un nouveau scénario qui passe sous silence la division en classes de la société bourgeoise, pour ensuite ridiculiser et dépendre sous les traits les plus grossiers l'objectif de la lutte prolétarienne.

« (...) Aujourd'hui, plus personne ne fonde d'analyse sur base de ridicules dichotomies telles que celle opposant bourgeoisie et prolétariat (...). En effet, la logique de classe, dans le sens traditionnel du terme, c'est-à-dire, en tant qu'explication des mouvements internes dans une catégorisation exclusivement économique du phénomène social, est désormais complètement dépassée. (...) le tissu social s'est définitivement déchiré. Les mouvements de masse qui existent aujourd'hui, réclament des objectifs qui ne soient pas exclusivement de classe, c'est-à-dire, qui n'aient pas comme référent immédiat un élément de la société divisée en classe »

*Anarkiviu, n°29, « Propositions pour un débat »,  
texte pour la création de l'Internationale  
antiautoritaire insurrectionnelle.*

Force est de constater que toutes ces changements, que l'insurrectionnalisme présente comme des nouveautés fondamentales (en réalité, des adaptations continues du Capital) et comme des causes de la disparition du prolétariat, sont, pour paradoxal que cela puisse paraître, autant de jalons sur la voie de sa consolidation.

De plus en plus d'aspects de la vie sont soumis au mercantilisme et aux relations d'exploitation capitaliste, l'humanité est de plus en plus divisée en forces antagoniques, pour occulté et étouffé que soit cet antagonisme dans la conjoncture actuelle. Il n'est possible de nier cette évidence, il n'est envisageable de prêcher la disparition du prolétariat, que si l'on adopte le point de vue social-démocrate sur cette question, c'est-à-dire une compréhension du capitalisme, des classes sociales et de leur lutte, dictée par la contre-révolution, une conception fautive et idéaliste construite sur l'arbitraire de la pensée et qui, « incidemment », coïncide avec les intérêts du capital.

Effectivement, si l'insurrectionnalisme nie aujourd'hui l'existence du prolétariat, ce n'est pas à mettre au compte d'une complète incompréhension des changements survenus; c'est bien plutôt l'idéologie social-démocrate qui lui dicte l'interprétation de ces changements et de leurs conséquences. Autrement dit, l'insurrectionnalisme fait siennes certaines idées social-démocrates, par lesquelles il s'approprie la réalité, comprend et explique les phénomènes qui surviennent dans le capitalisme, et

conçoit son opposition à ce dernier. Rien de plus normal, dès lors, que sa perception de la production, du travail, du prolétaire, du parti, du programme, de la bourgeoisie, de l'État, soit en tout point pareille à celle d'un Kautsky, d'un Proudhon, d'un Staline ou d'un Negri... Par conséquent, il n'est pas moins logique de voir les prolétaires complètement acquis à l'insurrectionnalisme reproduire des positions qui, au lieu de servir à la lutte révolutionnaire ainsi qu'ils le prétendent, lui font en réalité obstacle.

Le postulat idéologique fondamental sur lequel se fonde toute la théorie insurrectionnaliste n'est autre que la conception social-démocrate, léniniste, ou plus exactement, stalinien, qui assimile le prolétariat à l'ouvrier industriel. Conception matérialiste vulgaire qui identifie la marchandise à la production de choses, et conçoit une classe révolutionnaire sans pratique, sans projet antagonique, sans mouvement. C'est en suivant au pied de la lettre cette conception idéaliste et sociologique des classes que la théorie de la disparition du prolétariat peut créer la fantasmagorie de ses funérailles. D'après cette conception antidialectique, qui sépare la matière de son mouvement, le prolétariat n'est pas une classe spoliée de ses moyens de production par un capital qui s'oppose à elle tout au long de son existence et dans ses déterminations les plus essentielles. Pas plus que l'être humain déshumanisé n'est contraint de lutter pour ne pas périr. Rien de tout cela. Cette conception ignore le mouvement de la classe prolétarienne, son antagonisme vis-à-vis de

la bourgeoisie, de la marchandise, du travail, du capital, pour ne la concevoir, fondamentalement, comme une « classe en soi », une simple catégorie du capitalisme.

Toutes ces idéologies social-démocrates ont pour caractéristique commune d'être incapables de concevoir le prolétariat mondial et ses expressions dans sa perspective historique et dialectique. Elles ignorent la coexistence complexe d'affirmation et de négation au sein du sujet de la révolution, elles rejettent la pratique d'affrontement du prolétariat, à partir de laquelle celui-ci se constitue en classe révolutionnaire. Elles conçoivent des schémas statiques, des catégories qu'elles intègrent ou non à la classe selon leur bon vouloir. Certains y incorporent un peu plus de catégories salariées, d'autres un peu moins, les uns se fondent plutôt sur les formes juridiques de la propriété, les autres sur le travail spécifique, il y en a même qui discriminent en fonction du pays de naissance... mais toutes, nient l'essence même de ce que signifie le prolétariat, de ce que signifie une classe sociale, lui préférant une conception vulgaire, antidialectique, sociologique.

Fort de l'aval idéologique de la social-démocratie, l'insurrectionnalisme se permettra toutes sortes d'élucubrations découlant de la mort présumée du prolétariat.

Certes, ce n'est pas un hasard si cette théorie de disparition du prolétariat, à laquelle s'accroche l'insurrectionnalisme, a connu une certaine popularité tout au long des années 80 et 90, période contre-révolutionnaire par excel-



lence, qui éclot sur le terreau de la dernière défaite en date du prolétariat, à la fin des années 70. La lutte des classes est jalonnée de longues périodes de contre-révolution et de paix sociale, interrompues par de fugaces phases révolutionnaires. Lors de ces épisodes contre-révolutionnaires, le prolétariat demeure passif, idéologiquement nié en tant que classe, sans avoir la conscience de son être. Il sert docilement ses maîtres, se dissout dans toutes les structures démocratiques, agit en bon citoyen, et se montre même disposé à servir de chair à canon pour défendre « sa » patrie. Le prolétariat, en tant qu'antagonisme effectif, antagonisme en acte à la propriété privée, est balayé de la surface de la terre et ne subsiste qu'une insignifiante minorité de sa classe pour affirmer, à contre-courant, son essence révolutionnaire. Lors de ces périodes de paix sociale, la théorie de la disparition du prolétariat peut se pavaner à sa guise, faisant miroiter son chatoyant et hypnotisant plumage, pour nous faire croire à des conceptions hallucinogènes qui se substituent à la réalité. C'est la période faste pour les fossoyeurs de révolution sociale de tout acabit, pour les charlatans et les escrocs en tout genre qui peuvent déambuler librement sans craindre de se faire prendre pour cible. Le prolétariat s'est replié et le terrain est dégagé.

Mais le prolétariat, en tant que sujet révolutionnaire, renaît toujours. Plus la propriété privée des moyens de subsistance – en tant que dynamique sociale – régénère son antagonisme avec l'humanité, plus elle régénère l'antagonisme du prolétariat à ce monde. Le capital ne peut vivre sans ex-

exploiter la force de travail et l'exploitation est la dynamique de l'antagonisme ; le capitalisme ne peut se reproduire sans exacerber encore et toujours toutes les contradictions sociales. Le prolétariat renaît nécessairement de ses propres cendres, et se renforce à mesure que la privation des moyens de subsistance s'oppose à la vie humaine. Voilà pourquoi, lorsque se lève la tourmente, lorsque le prolétariat serre les poings et fait trembler la terre sous ses pieds, la théorie qui augure de sa disparition s'évanouit aussitôt. Son chatoyant plumage blêmit et s'effrite, révélant un corps idéologique aussi dénudé qu'un poulet à l'abattoir. Le prolétariat réapparaît, en rupture totale avec le monde, et confirme que les funérailles qui lui étaient réservées étaient prématurées. Argentine en 2000-2001, Algérie en 2001, Bolivie en 2003, France en 2005, Mexique en 2006... Au tournant du siècle l'édifice de la contre-révolution régnante commence à afficher quelques lézardes. Qui plus est, l'irruption de la révolte en Grèce en 2008, celles qui ont récemment secoué plusieurs pays d'Afrique du Nord et du Moyen-Orient au début de l'année 2011 ainsi que le puissant développement de la lutte au Chili ces dernières années, nous démontrent qu'une nouvelle phase de lutte, au niveau mondial, s'amorce<sup>12</sup>. Son protagoniste n'est autre que le prolétariat ; il n'est pas difficile de présager de l'avenir de la théorie qui proclame sa disparition lorsque la situation évoluera vers une généralisation de la confrontation des classes.

---

12. Ainsi que nous l'avons souligné plus haut, ce texte a été écrit, en espagnol, avant le mouvement de révolte au Brésil en 2013-2014.

## ***Inclus et exclus***

« Nous le répétons ici, le prolétariat est la classe sociale qui soutient le système de production en le reproduisant matériellement et idéologiquement quand il se nie en tant que classe. Néanmoins, il est le seul potentiel fossoyeur du système de production mercantile. Quand il se trouve dans sa phase d'affirmation de classe, il constitue en soi, par son action et négation du monde bourgeois, le parti du prolétariat, le parti pour le communisme. »

Publication *Su Capital* «*Boletín de difusión anticapitalista*» n°15 <sup>13</sup>

Les regrettables concepts de fin du prolétariat et de bouleversement des conditions productives du capitalisme ne relèguent pas pour autant les insurrectionnalistes aux rangs de l'aiclassisme, comme d'autres courants modernistes. Ils n'en sont pas venus à ces extrêmes qui consistent à affirmer que les classes sociales et leurs luttes font partie du passé, ou que l'exploitation de classe a cédé la place à l'exploitation des peuples, des nations opprimées, même si, de toute évidence, ils flirtent souvent avec ces idées. Voilà pourquoi l'insurrectionnalisme continue de nous parler implicitement de la lutte des classes et, de

---

13. Bulletin d'information internationaliste publié régulièrement en Asturies.

façon assez nébuleuse, de ses deux mouvements antagoniques – prolétariat et bourgeoisie, communisme et capitalisme, humanité et capital – en usant des appellations « dominants et dominés », « inclus et exclus » :

« (...) De même, il est certain que nous ne pouvons pas adhérer à un humanisme naturaliste abstrait. En d'autres mots, nous ne pouvons pas parler de défendre la nature, de protéger l'homme contre les dangers de la technologie, de résister contre les processus de déculturation imposés par le pouvoir, si nous n'inscrivons pas tout ceci dans la réalité sociale que nous sommes occupés à examiner, réalité qui, pour importantes que soient ses variations entre pays plus économiquement avancés et ceux qui le sont moins, n'en présente pas moins toujours une constante: la division de classe entre dominants et dominés, entre inclus et exclus.»

*Su Capital «Boletín de difusión anticapitalista» n°15*

Malgré cette évidence, il n'en reste pas moins que le poids contre-révolutionnaire de toute cette élucubration est énorme. Et ce n'est pas une simple question terminologique. L'importance, vitale pour le développement de la révolution, de dénommer « prolétariat » le sujet de cette dernière – et non pas « les exclus » – ne provient pas d'un simple amour des mots. Il s'agit d'un problème de contenu réel.

Si parler de « prolétariat » ou d' « exclus » revenait à parler de la même chose, alors la question de l'emploi de l'un ou l'autre terme serait tout à fait secondaire. Au fil de l'histoire de notre lutte, il est arrivé que des militants et d'autres expressions de notre classe aient eu pour habitude d'utiliser, au lieu du terme « prolétariat », un autre terme. Ils parlaient d'exploiteurs et d'exploités, de dominants et de dominés, d'opresseurs et opprimés, de peuple et de bourgeoisie. Et pourtant, ils se référaient bien au même sujet historique, et en assumaient la lutte, les déterminations et le programme. Ils le percevaient comme cette même entité qui depuis des siècles s'affronte au capital. Mais ce que l'insurrectionnalisme appelle « exclus », c'est un nouveau sujet qui ne s'identifie pas au prolétariat<sup>14</sup>, mais qui surgit bien au contraire après la prétendue disparition de ce dernier ; l'insurrectionnalisme lui attribue des conditions et des déterminations complètement différentes.

« Les exclus et les inclus. Les premiers sont ceux qui demeurent en marge. Spoliés du processus productif et pénalisés pour leur incapacité à s'insérer eux-mêmes dans la nouvelle logique compétitive du capital, les maigres moyens de subsistance que les services

---

14. Parmi les insurrectionnalistes, il s'en trouve même qui continuent de parler de prolétariat, mais en le distinguant du prolétariat du passé. Ce nouveau prolétariat aurait endossé les caractéristiques du sujet moderne proposé par l'insurrectionnalisme. Autrement dit, la dénomination se maintient, mais désigne un sujet différent.

sociaux de l'État pourraient leur attribuer. (...) De l'autre côté nous avons les inclus, ceux qui demeurent asphyxiés dans les « îlots de privilèges »

A. Bonanno,  
*Analyse d'une période de changement.*

La sociologie vulgaire est la méthode utilisée pour définir ces nouvelles classes. Il n'y a que par ce biais que l'on peut comprendre que les grandes franges du prolétariat, mises en marge du processus d'exploitation, jetées à la poubelle par le capital, soient désormais requalifiées comme une nouvelle classe, les exclus, pendant que d'autres qui continuent d'être utilisées et exploitées soient amalgamées à l'ensemble des bourgeois au sein de la catégorie des inclus. Encore plus surprenant, si c'est possible, le rôle de révolutionnaire potentiel est attribué non seulement à l'exclu mais aussi à l'inclus, à savoir les deux « classes » que l'insurrectionnalisme a tirées de son chapeau.

« De l'autre côté nous avons les inclus (...). Nous pouvons affirmer avec une quasi certitude que les rebelles issus de ce secteur seront les plus impitoyables exécutants de l'attaque contre le capital sous sa nouvelle forme. (...) Les nouvelles opportunités pour les petites, misérables et répugnantes libertés quotidiennes seront payées par la profonde, cruelle et systématique discrimination envers une vaste

couche sociale. Tôt ou tard ceci engendrera l'émergence d'une conscience d'exploitation au sein même de la couche privilégiée, ce qui ne manquera pas de déboucher sur des rebellions. »

A. Bonanno,  
*Analyse d'une période de changement.*

Et puisque dans la strate privilégiée – c'est-à-dire les inclus – surgit cette conscience de l'exploitation, cela revient à dire que les deux classes qui forment la société sont potentiellement sujets révolutionnaires ! Tant la classe qui jouit de privilèges – les inclus – que la classe qui en est tenue à l'écart – les exclus – sont les sujets appelés à se révolter ! Chapeau ! Nous venons d'assister à la constitution d'une nouvelle division de la société, en deux classes qui, étonnamment, n'ont rien d'antagoniques et qui, bien au contraire, fraternisent ! Ce qui ne manque pas de soulever la question suivante: si ces deux classes ne s'affrontent pas, sur qui diable tireront-elles du haut de leurs barricades ?

La seule chose qui ressort de ce salmigondis, c'est que cette construction que l'insurrectionnalisme échafauda à grand-peine ne tient absolument pas debout. Les voiles idéologiques se dissipent et la réalité crue reprend ses droits. Si dans « l'âme » des exclus et des inclus habite la subversion, ce n'est pas dû à « l'émergence d'une conscience de l'exploitation » au sein des deux classes, c'est tout simplement parce que chez le marginal des

banlieues les plus reculées comme chez le « privilégié » qui travaille au centre d'une « forteresse teutonique » se retrouve le même antagonisme au capital, pour hétérogènes que soient, conjoncturellement, leurs conditions.

Cependant, tous les inclus ne travaillent pas nécessairement dans une « forteresse teutonique », et il s'en trouve, ne l'oublions pas, qui vivent de ceux qui travaillent pour eux, et à cet « inclus particulier » ne viendra certainement aucune idée subversive, peut-être parce derrière lui se cache aussi la bourgeoisie, bourgeoisie que l'insurrectionnalisme cherche à agglutiner à des secteurs prolétariens que l'insurrectionnalisme considère privilégiés au sein de cette « classe » des inclus qui est le produit de son imagination et qui au final est inévitablement morcelée, déchirée.

Nous ne nous attarderons pas à suivre les développements ultérieurs de cette étrange lutte des classes, où il n'y a ni classe ni lutte. Ce qui nous importe est de démontrer que ces classes n'existent que dans la tête de l'insurrectionnalisme. Mais pour cette idéologie, les prémisses de son développement sont déjà joués, le tour de passe-passe est effectué en dépit de son absurdité. Les anciennes classes sociales auraient cédé le pas à un scénario permettant de justifier de nouvelles armes pour le combat.



## ***Rejet du programme de la révolution***

«Lorsque le prolétariat annonce la dissolution de l'ordre social actuel, il ne fait qu'énoncer le secret de sa propre existence, car il constitue lui-même la dissolution effective de cet ordre social.»

K. Marx,

*Contribution à la critique de  
La philosophie du Droit de Hegel.*

Ce qu'il y a de tragique dans la conception insurrectionnaliste, c'est qu'elle conduit ses adeptes à rompre avec le programme de la révolution et toute son expérience historique, sous prétexte d'un changement de conditions. Toutes les luttes du passé sont balayées d'un revers de main, tout comme leur projection dans le présent et dans l'avenir. La révolution et les révolutionnaires devront se réactualiser, il leur faudra adopter toute une série de nouvelles conceptions et une méthodologie de lutte radicalement différente de ce qui se faisait dans le passé, en phase avec les temps « nouveaux ». Le programme de l'insurrectionnalisme se présente alors comme l'alternative au programme du prolétariat.

« Aujourd'hui nous ne sommes plus en 1871, ni dans les années 30, ni en 1948, ni à la fin des années 70. Nous connaissons une situation productive

industrielle en profonde transformation, une situation que l'on désigne communément par un mot que nous pouvons, pour simplifier, utiliser aussi, à savoir, « postindustrielle ». Certains camarades, sur base de ce constat, c'est-à-dire, en prenant acte des profondes modifications de la réalité productive actuelle, sont parvenus à la conclusion que certains modèles révolutionnaires du passé ne sont plus applicables aujourd'hui, et que pour cela il est nécessaire d'emprunter des voies nouvelles qui non seulement s'opposent aux modèles du passé, mais aussi les contredisent dans les faits, en projetant des formes nouvelles d'intervention »

Intervention de A. Bonanno,  
*Actes du congrès*  
« *Anarchisme et projet insurrectionnel* ».

En falsifiant le contenu réel du programme de la révolution<sup>15</sup>, l'insurrectionnalisme s'est trouvé en position de cracher sur tous les « programmes » et d'affirmer qu'il n'existe plus d'autre programme que « le projet révolutionnaire débattu au sein des groupes affinitaires ».

---

15. Nous ne nous appesantirons pas sur les différentes formes concrètes que prend cette falsification du véritable contenu du programme historique de la révolution. Le tout se résume à assimiler ce dernier aux modèles social-démocrates (textes théoriques de tel ou tel individu, groupe ou parti, principes émis dans le but de façonner le mouvement, décisions de congrès, etc.).

Et pourtant, ce qui ne transparait jamais dans toute la phraséologie insurrectionnaliste, c'est bien le véritable contenu du programme révolutionnaire. Son essence destructrice. Parce que le programme de la révolution est avant tout un programme de destruction, de négation de toutes les conditions existantes. La destruction de la propriété privée, du travail salarié, de l'État, de l'appareil et du mode de production capitaliste, de la prison. L'abolition des classes sociales, la négation de la nation, la nécessité d'imposer par la force cette négation à tous les défenseurs du vieux monde, la nécessité de s'organiser en force autonome opposée à toutes les structures de l'État. Voilà le vrai programme révolutionnaire, et voilà quelques aspects fondamentaux et invariants que le prolétariat, au cours de ses batailles, a mis en lumière et a transmis, de façon toujours plus nette, et qui contiennent un large éventail d'implications. Que l'insurrectionnalisme méconnaisse tout ceci et s'emploie à l'occulter, voilà qui apparaît clairement dès lors qu'il se met à nous parler de « son programme » :

« Notre programme, nous le soumettons continuellement au débat. En bref, il se résume au projet insurrectionnel mais ne fait pas de ce projet quelque chose de rigide, qui doit être respecté en toutes circonstances. »

A. Bonanno,  
revue *Anarchisme*, n°59  
« *le travail du révolutionnaire* ».

Derrière cette affirmation, quel abîme d'incompréhension ! Seul un pareil aveuglement peut expliquer que l'on envisage tout cela comme une question d'opinions, comme s'il s'agissait de positions souples, discutables. Voilà précisément ce que souhaitent nos ennemis, et ils ne manquent pas de l'encourager: que tout soit sujet à discussion, à géométrie variable, pour que leurs positions trouvent les brèches par où s'infiltrer. Et pourtant, celui qui discute s'il faut ou non s'affronter à l'État, détruire la propriété privée, abolir le travail salarié, voter... celui-là est tout sauf un révolutionnaire. Aucun insurrectionnaliste n'oserait le nier, bien que son idéologie le conduise à agir précisément dans le sens d'une constante remise en question de la réappropriation programmatique. Voilà qui ne peut servir qu'à la contre-révolution, puisque cela mène inmanquablement à divorcer du programme révolutionnaire dans son ensemble.

En effet, il ne s'agit pas de remettre en cause des aspects indissociables de notre lutte, ni d'inventer de « nouvelles théories ». Peut-on, par exemple, rediscuter le fait que « le prolétariat n'a pas de patrie ? » Peut-on envisager un scénario où la société marchande puisse coexister avec l'humanité, sans exploitation ni destruction ? Ce qu'il faut, c'est préciser de manière toujours plus nette les implications des différents aspects de la révolution, d'approfondir chacune des déterminations contenues dans la lutte subversive du prolétariat. De fait, chaque bataille, chaque épisode combatif précise et approfondit les différents aspects qui le dé-

terminent. Ne pas comprendre cela, c'est risquer de tomber dans la remise en question de tout et de rien. Les différentes formulations écrites qui au fil du temps ont cherché à synthétiser le programme révolutionnaire ne peuvent être que des expressions – forcément limitées – de ce mouvement historique, qui tend vers l'affirmation toujours plus tranchée de sa rupture avec le vieux monde.

Si l'insurrectionnalisme se permet d'émettre toutes ces absurdités, c'est parce qu'il n'est absolument pas en mesure de comprendre le véritable programme révolutionnaire. En effet, il déforme l'histoire même des affrontements qui nourrissent ce programme, qu'il n'interprète, comme tout le reste, qu'au travers de prismes idéologiques. L'insurrectionnalisme perçoit le mouvement révolutionnaire – et donc son programme – non pas comme le produit de la lutte de classes, mais bien comme le fruit d'idées, d'« insurrections intérieures », de pensées, qui en tant que telles sont sujettes à discussion, à aménagement. C'est ainsi qu'il fractionne, à grand coup d'idées, le mouvement unitaire du prolétariat. Bien sûr, ce dernier a connu en son sein beaucoup de divergences, de ruptures formelles, mais n'en demeure pas moins une totalité, une classe qui lutte pour l'abolition du capitalisme. L'insurrectionnalisme, en empruntant ce chemin de traverse, ne fait qu'emboîter le pas à la social-démocratie: depuis plusieurs décennies, celle-ci s'emploie à diviser le mouvement du prolétariat entre

communistes et anarchistes, obscurcissant, ce faisant, la véritable signification de ses deux appellations.<sup>16</sup>

À en croire ce fatras de confusions, nous vivrions dans un monde où les révolutionnaires surgiraient ex nihilo, en plein milieu d'un conflit, simplement parce que « l'idée » leur serait venue à la tête. Parce que, comme l'affirme Bonanno, ils auraient fait l'expérience d'une « insurrection intérieure », suite à quoi ils se jetteraient dans la mêlée sabre au clair et poitrine au vent.

Tout s'estompe alors pour ne devenir qu'une nébuleuse opaque où le lien avec le passé disparaît, où notre identité, notre expérience historique, notre réappropriation programmatique s'effacent.... Tout n'est plus qu'affaire d'action directe, née de l'immédiat, dont les rebelles, armés de bravoure, sont les dépositaires. Le lien avec le passé ne s'établira qu'au travers de l'idéologie, de l'idée – et par là-même, de l'aliénation – et non plus de la lutte.

---

16. Malgré son importance, nous ne pouvons approfondir cet aspect sous peine de nous écarter du propos du texte. Rappelons simplement qu'au XIXe siècle et au début du XXe siècle de nombreux secteurs du prolétariat se revendiquaient indistinctement de l'anarchisme ou du communisme. Ce n'est que plus tard que notre ennemi est parvenu à déformer jusqu'à opposer ces deux appellations qui désignent une seule et même chose. Il a réussi à associer communisme et anarchisme à ce qui leur est totalement étranger: les camps de concentration en URSS pour le premier, une idéologie philosophique et/ou utopique pour le deuxième. De nombreux milieux autoproclamés anarchistes s'évertuent à perpétuer cet amalgame communisme égale léninisme, stalinisme, maoïsme, castrisme etc. et au sein des courants individualistes cette opposition (communisme/individualisme) atteint des proportions insoupçonnées.

## II

### NÉGATION DES TÂCHES RÉVOLUTIONNAIRES

« La révolte a besoin de tout, de journaux et de livres, d'armes et d'explosifs, de réflexions et de blasphèmes, de poisons, de poignards et d'incendies. Le seul problème intéressant est *comment les mélanger* ».

*A couteaux tirés avec l'Existant,  
ses défenseurs et ses faux critiques*

## ***Spécialisation dans les tâches révolutionnaires***

« Tout acte révolutionnaire : écrire, publier, organiser, lutter etc., est plus qu'un simple « instrument » au service d'une fin. Il n'y a pas de formule magique pour éviter la dynamique d'autonomisation. Encore faut-il reconnaître et connaître ce risque ».

Jean Barrot,

*Violence et solidarité révolutionnaires*

Une fois qu'il a liquidé le prolétariat comme sujet révolutionnaire, et réservé le même sort à son programme, l'insurrectionnalisme se charge de délimiter les nouvelles tâches des révolutionnaires, de définir les activités que ces derniers doivent assumer pour « progresser vers la révolution » dans ce nouveau scénario idéologique.<sup>17</sup> Maintenant qu'il a fait table rase des entraves historiques, l'insurrectionnalisme peut brandir impunément sa méthodologie, faisant fi des tâches que des générations de révolutionnaires ont continuellement assumées, dans la lutte pour l'abolition de la société de classe, en les accusant de ne plus répondre aux exigences actuelles de la lutte.

---

17. Remarquons au passage que l'insurrectionnalisme reste assez obscur sur cette question, surtout lorsqu'il confond en permanence le « que faire » avec « comment le faire », en réduisant systématiquement le premier au second. D'où la fréquence avec laquelle l'insurrectionnalisme prétend nous dire ce qu'il y a lieu de faire, alors qu'il ne fait que parler des moyens de le faire, des organisations informelles etc.



Pour les éducationnistes, tout le problème de la révolution se réduit à « l'éducation des masses » ; pour les propagandistes, il s'agit d'une question de « conscientisation du prolétariat » ; pour les formalistes organisationnels – courant très en vogue – il s'agit de « propager la forme organisationnelle enfin trouvée ». Les insurrectionnalistes, pour leur part, croient voir la synthèse de tout le problème dans « la lutte insurrectionnelle ». Bien que les prolétaires autoproclamés insurrectionnalistes tendent à rompre avec toutes les idéologies pacifistes citées plus haut, ils joignent leur voix au chœur des éducationnistes et des propagandistes pour déprécier la violence révolutionnaire et l'insurrection, aspects centraux de la révolution, et en nier le caractère nécessaire. L'idéologie à laquelle ces insurrectionnalistes-là sont soumis, et qu'ils s'attachent à diffuser, les amène à adopter une grossière antithèse qui réduit et résume toutes les tâches révolutionnaires à l'aspect « insurrectionnel ». Ces tâches sont ainsi dépecées, privées de leur totalité – œuvre de partialisation, et donc de spécialisation du « travail insurrectionnel ».

« C'est au travers de l'action et de l'apprentissage de l'action, et non de la propagande, que nous ouvrons la voie à l'insurrection, bien que la propagande joue un rôle important dans la clarification de notre manière d'agir »<sup>18</sup>

---

18. Killing King Abacus, Quelques notes sur l'anarchisme insurrectionnaliste. Notons en passant que l'insurrectionnalisme cherche toujours à nous faire

Toute cette spécialisation rend impossible l'assumption des nécessités réelles de la lutte, qui recouvrent un large éventail d'activités, et, n'en déplaise aux insurrectionnalistes, restent parfaitement d'actualité. En effet, de la lutte historique entre le prolétariat et la bourgeoisie naissent une série d'impératifs incontournables pour la victoire de l'un ou de l'autre. Si, pour soumettre le prolétariat et maintenir à flot cette société, la bourgeoisie a besoin de réprimer, diviser, isoler, abrutir, nier son ennemi, en recourant à toutes sortes de mécanismes, le prolétariat, pour sa part, a aussi ses besoins, sans lesquels il est condamné à perpétuer et reproduire sa condition misérable: le besoin de se reconnaître comme classe, de s'affirmer comme force centralisée, de tirer parti de ses défaites, d'organiser la violence révolutionnaire, de concrétiser l'insurrection, de prendre conscience de la voie à suivre pour mener le processus révolutionnaire à son terme.

C'est pour cela que le bilan des luttes passées, la propagande, l'organisation, l'agitation, la formation, la préparation insurrectionnelle, le développement et l'approfondissement de la critique radicale sont des tâches indispensables si l'on veut satisfaire ces besoins de la lutte. C'est une condition *sine qua non* de la révolution. Il ne sera pas possible de vaincre la bourgeoisie et de détruire cette société nauséabonde en se soustrayant à cet état de fait.

---

croire à tout moment que si nous n'adoptons pas sa « méthodologie », il ne nous reste plus que la propagande.

Pourtant, l'insurrectionnalisme fait peu de cas de cette réalité lorsqu'il s'apprête à liquider toutes ces tâches, ou, au mieux, à les soumettre aux soi-disant tâches insurrectionnelles.

« Cette tendance [l'insurrectionnalisme] ne se contente pas du seul geste violent de l'action directe ; tout comme le mouvement anarchiste étapiste, elle se dote de moyens formels de propagande, mais, à la différence des autres, ces moyens ne sont que des instruments pour avancer vers l'affrontement et pour approfondir la lutte insurrectionnelle des masses. »

*Questions d'organisation,  
31 thèses insurrectionnalistes.*

En isolant l'aspect insurrectionnel de tout contexte et en lui subordonnant toutes les autres questions, l'insurrectionnalisme finit par nier ces mêmes tâches insurrectionnelles, puisque, soustraites de la totalité, elles perdent cela même qui leur donne un sens. Tout n'est plus que caricature.

Selon le même procédé, les éducationnistes ont isolé l'aspect formatif, pour transformer la formation du prolétariat en une question purement pédagogique. Comme si l'on pouvait instruire les prolétaires en les asseyant sur un banc d'école devant des livres ouverts, reproduction fidèle de la séparation bourgeoise pro-

fesseur/élève. Comme si la lutte collective de sa classe n'était pas la source où le prolétariat pouvait puiser son instruction: en assumant tous les aspects de cette lutte, depuis l'étude de son expérience historique jusqu'à la préparation militaire de l'insurrection, depuis la transmission intergénérationnelle des expériences passées jusqu'à la structuration organisationnelle de la lutte.

Les insurrectionnalistes sombrent dans les mêmes travers que les éducationnistes, mais sur un autre terrain: celui de « l'insurrection ». Si ces derniers voient les révolutionnaires en curés, dépositaires de l'« idée », les premiers en font d'authentiques *Rambos* de la révolution. Ils restreignent toute l'activité à son aspect « insurrectionnel », ce qui altère et caricature le contenu même du « travail insurrectionnel ». Ils assimilent l'insurrection à l'action directe et lui font ainsi perdre toute véritable perspective globale.

Pour acharnés que soient les combats que beaucoup d'insurrectionnalistes livrent, leur idéologie les cantonne sur un terrain qui est étranger aux nécessités de la lutte de notre classe. Pour le prolétariat, ou plus précisément pour le développement de sa lutte, la spécialisation permanente, liée à une seule tâche bien spécifique, est un obstacle. Tout comme l'est la focalisation sur une seule tâche durant une période historique donnée, pour se consacrer exclusivement à une autre lors de la période suivante. De même, le développement de la lutte ne demande pas de répartir les rôles à assumer: les uns se

chargeant de la propagande, les autres de l'organisationnel, d'autres encore du militaire... Bien au contraire, ces tâches sont indissociablement liées. Plus exactement, elles ont une nature organique, chacune d'elle contient les autres – on ne peut donc isoler les composantes sans les détruire.

Bien entendu, le degré de priorité avec lequel se manifeste chacune de ces tâches est fonction du rapport de force entre les classes, mais aucune d'elles n'est jamais superflue: seul varie leur degré de priorité respectif. Et même si la violence révolutionnaire est une nécessité constante, elle ne revêt pas la même importance pendant les périodes de paix sociale que pendant les vagues révolutionnaires. En période de paix sociale, son intensité est amoindrie par l'état de soumission généralisé du prolétariat et elle se trouve, par la force des choses, subordonnée à d'autres tâches (propagande, agitation, bilans, réappropriation programmatique...), tandis que pendant les vagues révolutionnaires, la violence révolutionnaire joue un rôle central et concentre une grande part des énergies révolutionnaires, en synthétisant et en concrétisant en elle toutes les autres tâches.

La rupture que certains prolétaires réalisent avec les théoriciens, les propagandistes, et autres idéologues de salon, finit, sous la houlette de l'insurrectionnalisme, en cul-de-sac – emprisonnée dans une dynamique qui fait de la soi-disant insurrection une obsession. Ce qui

constitue un moment de la pratique se retrouve atomisé et élevé au rang d'aspect fondamental, qui ré-agence tout à travers le prisme de sa logique propre. Une logique séparée de la logique de l'ensemble, et par le fait même, fatale à cette dernière. De nombreux prolétaires se voient ainsi entraînés dans une pratique qui, loin d'ouvrir des perspectives révolutionnaires, n'offre d'autre issue que de tourner en rond indéfiniment.

## ***Immédiatisme***

« Lorsque l'État nous impose un éternel présent, il cherche à éliminer définitivement jusqu'à l'idée même de perspective révolutionnaire ».

Revue *La Grieta*, Barcelone 1991.

Emprunter la voie de l'idéologie insurrectionnaliste n'aboutit qu'à une chose: l'abandon de toute perspective historique de l'insurrection, qui a toujours eu un caractère social, et non individuel. Il s'ensuit un ralliement sous la bannière de l'immédiatisme, qui assume alors un rôle central dans cette idéologie. Au nom de l'immédiat, des « programmes à court terme », les tâches des révolutionnaires sont simplifiées jusqu'à n'être réduites qu'à des attaques immédiates contre l'ennemi, à des actions qui ne voient guère plus loin que le bout de leur nez. Tout doit se subordonner à l'activisme, tout doit se réduire à l'action la plus immédiate.

« Seules les choses à faire dans l'immédiat, les programmes à court terme, la gestion des affaires publiques font la différence. (...) La lutte ne peut plus passer par les mythes de la politique, mais doit entrer dans la dimension concrète de la destruction immédiate de l'ennemi. »

A. Bonanno, *Le projet révolutionnaire*.

En se targuant de développer une critique contre l'immobilisme mortifère du stalinisme, de l'« anarcho »-syndicalisme et de ses variantes modernes, l'insurrectionnalisme finit par tout réduire à l'action dans l'instant. Ce qui revient à dire que la critique faite au classique « attentisme révolutionnaire » promu par la social-démocratie se transforme en apologie de l'immédiatisme et en absence totale de perspective.

Nous n'avons bien sûr pas d'objection à une critique de l'attentisme révolutionnaire, de « l'étapisme », et abondons même en ce sens. Nous ne voyons d'ailleurs là rien de neuf, mais bien une critique de toujours des révolutionnaires à l'encontre de ce crédo propre à la contre-révolution. Toutefois, nous ne partageons pas, loin s'en faut, l'opinion selon laquelle cet attentisme aurait été une revendication issue d'expressions prolétariennes. C'est toujours la social-démocratie qui se réfugiait derrière l'attente, prétextant que le moment n'était pas venu, qu'il était prématuré de prendre les armes, que les conditions objectives n'étaient pas encore mises en place... Les minorités révolutionnaires, malgré leurs éventuelles faiblesses, ont toujours dénoncé « l'attente », l'absence des « conditions de réalisation », comme un des principaux facteurs qui inhibent le prolétariat dans sa progression vers l'accomplissement de ses objectifs dans leur totalité.

Il est remarquable que cette critique de l'étapisme serve précisément de justification pour rompre avec l'ex-



périence historique, avec la perspective, avec la prise en compte du rapport de force, avec la stratégie, avec le programme. Les discussions n'ont pour seul objet que l'action immédiate, les actions se cantonnent à leur contexte immédiat, toute activité théorique est qualifiée d'inutile si elle n'est pas immédiatement suivie d'action. L'unique perspective se résume à l'extension de la dite insurrection sur les bases posées par cet immédiatisme: il n'y a plus là qu'activisme pur et simple.

Les actions et les écrits, en ce compris ce qui concerne l'organisation entre camarades, répondent à des critères immédiats et sporadiques. Le seul projet susceptible de faire avancer la révolution se réduit à un plan d'action pseudo-militaire.

Cette conception immédiatiste des tâches à assumer est en totale opposition avec ce que les révolutionnaires ont défendu de tous temps: la lutte pour le communisme est un processus historique, qui contient le passé, le présent et le futur en tant que moments de son existence. Isoler, séparer ces moments relève de conceptions antidialectiques, partialisatrices et limitées. Si nous ne comprenons pas que ce que nous sommes aujourd'hui est indissociable de ce que nous sommes d'un point de vue historique, si nous ne comprenons pas que le futur se réalise dans le présent, nous sommes à la merci de notre ennemi. Pour nous, le passé n'est pas quelque chose qui a cessé d'exister dans le temps présent. Tout comme la

dépouille d'une créature, par sa décomposition, nourrit et enrichit la terre, et se transforme pour en devenir une composante, la lutte prolétarienne du passé en y incorporant ses succès et ses défaites, se mue en force agissante au sein des luttes d'aujourd'hui. De la même manière, le futur n'est pas un simple phénomène passif, qui survient comme le lever du jour ou la tombée de la nuit. Il ne s'agit pas d'un événement soustrait du présent: au contraire, le futur est nécessairement le mouvement du présent.

D'où la nécessité de tirer les leçons des erreurs et des succès des luttes du passé ; d'où la nécessité de prendre conscience tant des limitations qui ont encombré notre classe que des points sur lesquels elle a développé des ruptures. D'où la nécessité d'incorporer le passé dans le présent pour l'y faire vivre en tant que force agissante. D'où la nécessité d'embrasser la lutte en regardant résolument vers l'avenir, avec perspective, conscient que nous sommes que nos gestes d'aujourd'hui nourriront les combats de demain.

En ce sens, le processus révolutionnaire qui s'est déroulé en Russie en 1917, en Allemagne en 1918-1919 ou en Espagne dans les années trente, pour ne citer que ces trois exemples parmi les plus remarquables, contient des enseignements d'une valeur inestimable pour la lutte révolutionnaire du prolétariat. Non pour ses résultats immédiats, puisque cette vague de lutte s'est soldée par une défaite cuisante, mais pour ce qu'elle comporte d'expé-

riences et de leçons: les ennemis démasqués, les pièges déjoués, les illusions et idéologies rejetées. La défaite aiguise les armes révolutionnaires qui demain éradiqueront la bourgeoisie et les derniers reliquats du monde de la marchandise: voilà tout l'intérêt de ces expériences passées.

Malheureusement, les prolétaires acquis aux thèses insurrectionnalistes passent à côté de cette réalité, et laissent la mémoire historique sur le bas-côté. Affligé d'une malédiction, le prolétariat se verrait alors contraint de répéter, encore et toujours, à chaque occasion, lors de chaque action, les mêmes erreurs. Contraint de souffrir des mêmes limitations, des mêmes absences de ruptures d'avec la social-démocratie et le capital. Rien ne s'apprend, rien ne se retient. (Et c'est bien, hélas, ce qui semble se produire si souvent.)

Si nous autres révolutionnaires, nous nous organisons, nous tissons des liens avec d'autres groupes, si nous nous coordonnons, si nous préparons des actions, rédigeons des écrits, ce n'est pas avec pour tout horizon l'instant présent et immédiat. Au contraire, c'est pour faire partie d'un processus de développement de la lutte, qui vise à transformer la réalité, à combattre le présent et abolir ce futur que la bourgeoisie nous réserve.<sup>19</sup> Ce à

---

19. Et ce changement de cap ne peut être qu'une œuvre collective, de classe. Il ne s'agit pas de quelque chose d'individuel, comme ne cesse de l'affirmer, dans divers écrits, l'insurrectionnalisme: « L'État prétend que mon avenir est lié à une famille, une hypothèque, un salaire et une infinité de choses qui m'enchaî-

quoi nous aspirons ne se limite pas à l'explosion sociale ou à l'insurrection – ni, *a fortiori*, à une multiplicité de petits coups d'éclat. Nous ne cherchons rien moins que l'abolition du capital, un objectif que l'on n'atteindra pas en fracassant les vitrines des banques, en occupant la rue, en brûlant les titres de propriétés ou les palais présidentiels. Il faudra aller bien au-delà de ces saines et incontournables pratiques, et construire un complexe processus international, qui, inévitablement, connaîtra victoires et échecs.

Ce qui distingue l'homme de la chose, ce qui lui permettrait de rompre avec son statut de chose au sein de la société, serait de pouvoir se reconnaître dans son environnement, de pouvoir se situer dans le temps et dans l'espace, c'est-à-dire, se réappropriier le temps, l'espace, et l'environnement. Effectivement, sans ce rapport avec la vie qui nous entoure, et en premier lieu avec les autres humains, comme passage obligé vers la réappropriation de notre passé comme de notre futur, nous sommes réduit à l'état d'objet.

L'immédiateté, c'est la discontinuité fondée sur l'absence de références dans le temps et dans l'espace. L'immédiateté fait que la réalité dialectique, en mouvement, qui a un passé,

---

nant et m'abrutissent socialement ; moi, en revanche, je vais lui faire la guerre, et donc je vois un avenir plein de rébellion, de liberté, de clandestinité et de dignité. » Notre effort militant est quelque chose de collectif, partie intégrante de la communauté de lutte, d'une classe historique qui combat pour la fin de la société divisée en classes.

un présent et un avenir, disparaît au profit de nos croyances, de nos projections mentales, qui tendent à se substituer à la réalité ; l'immédiateté engendre l'autodestruction et la mort. C'est un fait bien connu de nos bourreaux, qui ont intensifié et généralisé le recours à la torture dite blanche – un procédé d'isolation sensorielle qui vise à supprimer toutes les références d'espace et de temps par l'imposition d'un environnement indifférencié: lumière artificielle, pas de fenêtres, pas de contacts avec l'extérieur, décor vide, murs blancs aux angles arrondis, etc. Cette torture n'a d'autre but que de briser plus efficacement et plus atrocement encore notre volonté de résistance.

La bourgeoisie organise chaque fois plus méthodiquement cet « oubli » du passé et notre atomisation vis-à-vis des autres prolétaires: destruction de la mémoire collective, organisation de l'amnésie systématique, occultation, ou, à défaut, falsification de l'histoire de notre classe, de ses luttes (elle avoue par là-même la terreur qu'elle éprouve à l'idée d'être à nouveau confrontée aux forces qui l'anéantiront un jour). Ainsi, tout comme il est naturel pour la bourgeoisie d'ensevelir l'histoire prolétarienne, il est naturel pour le prolétariat de chercher à exhumer sa propre histoire, de s'en approprier le contenu, car ce n'est que comme cela que nous pourrons dépasser, dans la lutte, les erreurs du passé et éviter leur répétition.

Extrait de la revue *La Grieta*, Barcelone, 1991

Aveuglés par leur activisme, les insurrectionnalistes finissent par croire que l'insurrection sera le résultat, non des luttes prolétariennes, ou de leur convergence, mais bien des « actions offensives » – l'action directe<sup>20</sup> de ces minorités concrètes qui transforment les luttes en insurrection.

« Dès lors, intervention agile aux objectifs même limités, capable de frapper préventivement le même objectif que celui que se fixe l'exclu. Une organisation à la hauteur d'un soulèvement subversif, de ce moment où elle se confirme dans sa capacité à transformer cette même réalité en réalité objectivement insurrectionnelle, en désignant les buts à atteindre, les moyens d'y parvenir, et en établissant des conclusions constructives. Voilà en quoi consiste la tâche insurrectionnelle. Aujourd'hui, il n'y a plus d'autre voie possible. [...] En tant que révolutionnaires anarchistes, nous sommes obligés de prendre en compte cette direction de développement et de nous préparer dès aujourd'hui à transformer les situations irrationnelles de soulèvement en réalité insurrectionnelle et révolutionnaire. »

Intervention de A. Bonanno, *Actes du congrès*  
« anarchisme et projet insurrectionnel ».

---

20. Nous tenons à préciser que l'action directe possède un contenu beaucoup plus vaste que celui que lui attribue de manière générale l'insurrectionnalisme. L'action directe fait référence à toute pratique qui se concrétise sans médiation aucune.

Nul doute que l'action des minorités révolutionnaires soit indispensable au prolétariat. Nul doute que la violence de ces minorités soit une composante essentielle et incontournable de tout le processus insurrectionnel et de son développement. Néanmoins, taxer d'« irrationnelles » les situations de soulèvement des dénommés « exclus », qui ne sauraient se transformer en réalité insurrectionnelle et révolutionnaires que grâce à l'action pratique de ces minorités insurrectionnalistes, serait non seulement déprécier le mouvement historique de notre classe et de ses expressions, mais aussi méconnaître les lois essentielles de l'insurrection et de sa préparation.

Cette conception, poussée à son extrême, amène des autoproclamés insurrectionnalistes à n'avoir d'autre ambition que le sabotage, ce qui, en soi, réduit cette pratique fondamentale à une simple caricature. Ces horizons restreints ne résultent pas d'une dégénérescence des conceptions insurrectionnalistes: au contraire, ils ne sont que l'aboutissement logique de cette interprétation néfaste des tâches révolutionnaires. Voilà qui lève crûment le voile sur l'idéologie que charrient ces pratiques, et sur les misères que la théorie s'efforçait de dissimuler.

« Dans un monde comme celui qui gagne en puissance sous nos yeux, où le capital informatique est déjà indissociablement et définitivement lié aux conditions de contrôle et de domination, à un niveau de totalité jamais atteint précédemment, en

recourant à une technologie que ne pourra plus connaître d'autre usage que celui de renforcer cette domination, le sabotage redevient l'arme classique de la lutte de tous les exclus »

A. Bonanno,  
*Nouveau « tour de vis » au capitalisme.*



## **Militance révolutionnaire**

« L'essence de la praxis révolutionnaire est au contraire d'assumer toutes les tâches et nécessités du mouvement et cela clairement en tenant compte du rapport de forces et des priorités que cela détermine. Toutes ces tâches doivent être assumées en posant toujours comme préalable, les intérêts historiques et mondiaux du mouvement, se déterminant non en fonction de situations contingentes ou immédiates mais toujours, par rapport à la totalité, au communisme. »

Groupe Communiste Internationaliste,  
*Présentation des*  
*« Thèses d'orientation programmatique ».*

L'insurrectionnalisme fait l'impasse sur les véritables nécessités de la lutte, et espère ainsi nous faire croire que celui qui ne se plie pas à sa pratique immédiatiste n'a plus qu'à attendre, les bras croisés, qu'un clairon retentisse pour lui signaler le moment venu de prendre les armes. Rien n'est plus éloigné de la réalité ; Les révolutionnaires ne sont ni les *Rambo*, ni les maîtres à penser, ni encore moins les *dieux* de la révolution. Bien qu'ils aient un rôle essentiel à jouer dans tout le processus révolutionnaire, en tant qu'expression la plus claire et la plus décidée de leur classe, nous ne pouvons pour autant pas affirmer que de leur action consciente

et volontaire naîtra la révolution. Loin s'en faut. C'est pour cela que, au contraire des insurrectionnalistes qui cantonnent les révolutionnaires à un rôle de « hors-la-loi », nous défendons une militance révolutionnaire qui assume toutes les tâches exigées par le mouvement.

Soyons clair, cette militance que nous revendiquons n'a rien à voir avec ce militantisme social-démocrate qui dissocie activité dite subversive et vie quotidienne. Pour ces pseudo-révolutionnaires, l'activité militante consiste à suspendre temporairement leur misérable vie quotidienne pour s'agiter un peu au sein de l'un ou l'autre cercle subversif, pour y décharger tout son répertoire radical et ses effets de manche, pour apparaître comme de grands professionnels de l'assemblée, pour participer à tel ou tel événement ou projet. Puis, l'heure venue de rentrer au bercail, ils remballent tout leur « arsenal » et retournent sans broncher à leur « confortable » existence sous le capital.

D'aucuns s'efforcent d'apaiser leur mauvaise conscience en se tenant informés des résistances, en accourant aux manifestations et aux fêtes solidaires, ou encore en se fendant d'écrits intellectualisants. Certains pourront penser que cela vaut mieux que d'être un citoyen soumis 24 heures sur 24, mais on est très loin du compte si l'objectif est de renforcer la subversion contre l'État.

Une autre forme – moins systématique mais plus pratique – de ce militantisme social-démocrate consiste à détourner le prolétariat de tout mouvement révolution-

naire, en prétextant que la seule réponse à cette séparation aliénante entre militance et quotidienneté se trouve dans le refus de toute militance au profit d'activités liées à «la transformation de la vie de tous les jours». Mais cette démarche ne lie pas, loin s'en faut, transformation du quotidien et transformation sociale. Seule la voie révolutionnaire conduit à cette dernière. Les simples réformes et changements d'habitude de la vie de tous les jours n'ont pas ce pouvoir, ils peuvent se greffer à l'univers capitaliste sans occasionner le moindre bouleversement social.

En réalité, il ne s'agit là que de l'autre facette du militantisme social-démocrate – son antagonisme vulgaire – et il reproduit les mêmes misères. Et s'il est vrai que ceux qui parlent de révolution et de lutte de classe en les déconnectant de la vie quotidienne ont un cadavre dans la bouche, ceux qui parlent de transformer la vie quotidienne sous le capital, sans lutte de classe, sans révolution sociale pour abolir les conditions existantes, ceux-là sont des cadavres vivants.

Les premiers sont les petits fonctionnaires de la «militance», les seconds sont les réformateurs de la vie quotidienne. Les deux se distinguent par leur négation de l'absence de la militance révolutionnaire. Celle-ci se caractérise, en premier lieu, par son ancrage dans la praxis (théorico-pratique) organisée, par sa compréhension, comme nous l'avons souligné plus haut, la nécessité de prendre en charge, dans la mesure de ses possibilités, la totalité des

tâches exigées par l'affrontement, la nécessité d'organiser la vie en fonction de la lutte contre le capital. Voilà qui est fondamental, et la bourgeoisie ne s'y trompe pas.

Face à toutes les partialisations et à toutes les dénaturations du rôle à assumer par les révolutionnaires, la militance révolutionnaire affirme son activité en tant que totalité organisée. Être révolutionnaire ne signifie pas endosser un rôle supplémentaire, il ne s'agit pas d'être un activiste armé ni un évangéliste de l'idée. Ce n'est rien moins que de déterminer toute son existence en fonction pour et par la lutte. Cela implique de combattre, à chaque instant, la séparation entre militance et vie quotidienne, nier toute dissociation entre théorie et pratique, entre individualité et communauté de lutte. Cela demande de dénoncer inlassablement les curés de la militances, les hédonistes, tous ceux qui attendent « le Grand Soir » pour se mouiller, et ceux qui, au contraire, se diluent dans l'immédiatisme. Être révolutionnaire exige de défendre la perspective révolutionnaire dans tous les aspects de la vie<sup>21</sup>, de lutter sans relâche contre tous les visages du capitalisme, en intensifiant et en organisant les ruptures contre toutes les structures de l'État quelles qu'elles soient et où qu'elles soient.

---

21. Bien entendu, toujours en termes relatifs, sans quoi nous serions suicidaires. Sous la paix sociale capitaliste, les révolutionnaires sont contraints d'accepter des situations dans lesquelles ils leur est impossible d'assumer leur nature véritable, que ce soit pour une question de sécurité ou de simple survie. De fait, la lutte pour la non-séparation entre vie quotidienne et militance révolutionnaire implique parfois de dissimuler complètement la véritable vie (militance) révolutionnaire.

### III

## L'INSURRECTION CARICATURÉE

« L'insurrection est, avant tout, un gigantesque drame. Sur elle, le prolétariat mise son existence entière. Mais, d'un autre côté, que serait le prolétariat s'il renonçait à l'insurrection ? »

E. Lussu,  
*Théorie des processus  
insurrectionnels modernes.*

« La force d'une insurrection est sociale, non pas militaire. La mesure pour évaluer la portée d'une révolte généralisée n'est pas l'affrontement armé, mais plutôt l'ampleur de la paralysie de l'économie, de la prise de possession des lieux de production et de distribution, de la gratuité qui brûle tout calcul, de la désertion des obligations et des rôles sociaux ; en bref, le bouleversement de la vie. »

*A couteaux tirés avec l'Existant,  
ses défenseurs et ses faux critiques*<sup>22</sup>.

Toute remise en question de la société capitaliste, toute tentative de transformation sociale, ne peut s'affirmer qu'au travers de la violence. La nature despotique et violente du capitalisme, la terreur bourgeoise relayée par toutes sortes de moyens et d'exécutants, qui vise à

---

22. Nous avons choisi d'émailler ce chapitre de diverses citations de *A couteaux tirés* pour fortifier notre critique de la conception de l'insurrection telle qu'elle existe au sein de l'idéologie insurrectionnaliste. D'aucuns en seront surpris. Certes, ce texte est influencé par l'idéologie insurrectionnaliste et contient, selon notre point de vue, une série de contradictions et de faiblesses dont nous ne pouvons pas nous occuper. Il n'en demeure pas moins que, loin de minimiser l'insurrection comme le fait l'idéologie insurrectionnaliste, ce texte explique et affirme l'insurrection dans toute sa force. Il livre une critique précieuse contre le politicisme et le gestionnisme. Pour tout cela, et pour être un texte qui en son temps, a tenté de rompre avec le carcan du pacifisme, du coopérativisme et de « l'anarcho » syndicalisme, nous le considérons comme un instrument de notre classe, un message subversif traduit dans de nombreuses langues, un cri internationaliste et révolutionnaire.

maintenir et reproduire l'exploitation et la paix sociale dans cette société invivable, ne peuvent être contestées et vaincues que par un mouvement révolutionnaire qui recourt conjointement à l'arme de la critique et à la critique armée. Un mouvement qui lutte pour imposer la dictature des nécessités humaines contre celles de l'économie capitaliste.<sup>23</sup> Pour cela même, la transformation sociale sera un processus révolutionnaire qui contiendra en son sein un grand nombre d'insurrections, plus ou moins radicales, dont le but ne saurait être que celui de triompher mondialement – la révolution sera mondiale ou ne sera pas – et d'ouvrir la voie à une société sans classes, sans État, sans argent: le communisme, l'anarchie.

Bien qu'elle souligne cette réalité et prétende rompre avec la pratique du gestionnisme et du politicisme en tant qu'idéologies qui nient la nécessité de l'insurrection prolétarienne, l'idéologie insurrectionnaliste finit par s'unir à leurs efforts pour nier cette phase incontournable de la lutte. Elle le fait avant tout en caricaturant la puissante réalité que constitue l'insurrection. Les insurrectionnalistes nous appellent, sans l'ombre d'une hésitation, à l'insurrection individuelle, à nous spécialiser dans le « travail insurrectionnel ». Ils nous appellent à « l'insurrection permanente », autrement dit, ils ne considèrent pas l'insurrection proléta-

---

23. Historiquement, la contre-révolution a été si puissante qu'elle a réussi à associer les termes de «dictature du prolétariat» à son contraire: la dictature du capital agrémentée de drapeaux rouges, le terrorisme contre le prolétariat, et en particulier ce vaste camp de concentration que fut l'URSS.

rienne comme une phase de la lutte sociale entre le prolétariat et la bourgeoisie, phase au cours de laquelle se concentrent et s'affrontent ouvertement les contradictions historiques qui opposent les défenseurs du capital aux exploités de ce système qui luttent pour ne plus l'être, et, surtout, phase durant laquelle le prolétariat pose la question du pouvoir et de sa destruction. En lieu et place, les insurrectionnalistes réduisent l'insurrection à l'action directe spécifique exercée par certains prolétaires, à une lutte continue, ou, dans le meilleur des cas, à de petites révoltes.

« Voici la condition générale que nous devons garder à l'esprit lorsque nous parlons d'insurrection. Nous, anarchistes insurrectionnalistes et révolutionnaires, nous nous référons à une condition en acte, non à quelque chose qui devrait encore arriver, dont nous attendons la venue prochaine mais dont nous ne sommes pas sûrs. Pas plus que nous nous référons à un système éloigné dans le temps, que comme des rêveurs nous tentons de reconstruire en ignorant les grandes transformations d'aujourd'hui. »

A. Bonnano,  
*Nouveau « tour de vis » au capitalisme.*

En d'autres termes, du point de vue de l'insurrectionnalisme, l'insurrection est quelque chose de présent dans la vie quotidienne, une option de vie choisie par les



insurrectionnalistes. Ce n'est pas quelque chose qui doit survenir, qui doit se développer avec l'intensification des contradictions et des affrontements de classe, c'est simplement le résultat de l'action de l'individu. L'insurrection est assimilée à tout sauf précisément à sa véritable nature de déstabilisation de toutes les structures du capital.

Conformément à ces prémisses, il est logique que le culte de la violence en soi et le mythe de l'action exemplaire finissent par se reproduire, comme si la violence et l'augmentation de la tension nous rapprochaient de la révolution et présentaient à elles seules une quelconque garantie, alors que la violence est un simple moyen qui n'acquiert du contenu révolutionnaire que lorsqu'elle est action prolétarienne opposée au capitalisme et à son l'État. La violence et la lutte armée n'apportent aucune garantie par elles-mêmes.

Même l'exécution d'un nombre déterminé d'ennemis ne garantit aucune avancée dans la transformation sociale. Certains militants influencés par l'insurrectionnalisme expliquent aujourd'hui la lutte qui s'est déroulée en Italie dans les années 70 en énumérant les pertes parmi nos camarades et celles de l'ennemi. Ils pensaient et continuent de penser que chaque policier, bourreau, réactionnaire ou agent de l'État qui tombait constituait une grande avancée pour la révolution. Il s'agit d'une vision guérillériste de la lutte de classe, comme si celle-ci était une espèce de carrière militaire.

A l'appui de leurs positions, ils défendent la fameuse théorie, élevée au rang de principe sacré, de l'invulnérabilité des conspirateurs face à la vulnérabilité de la masse. Cependant, l'État a réprimé et réprime tant les individus armés et les groupes formels ou informels que les masses prolétariennes insurgées, ce qui ne fait que démontrer la fausseté de cette théorie. Il en découle que la préoccupation permanente de l'État consiste à convertir la guerre de classe en guerre entre appareils (État contre groupes, individus...), ce qui favorise toujours sa cohésion. L'État sait qu'aussi puissante que soit une organisation armée, ou diffuse que soit l'action des groupes informels, il est dans une telle confrontation toujours l'appareil le plus puissant et le plus international et qu'il finira par s'imposer.

Comme nous le disions, l'insurrectionnalisme finit main dans la main avec le gestionnisme et le politicisme qui ne sont rien d'autre que des variantes social-démocrates contre l'insurrection prolétarienne, que ce soit en évitant l'insurrection prolétarienne par le gestionnisme ou en la vidant de sa nature révolutionnaire dans le cas du politicisme.

L'idéologie gestionniste ne considère comme nécessaire aucune phase révolutionnaire parce qu'elle n'envisage pas non plus comme nécessaire une révolution pour changer la société. D'après les différents courants de cette même idéologie, le changement se produira par contagion entre « espaces libérés », par les coopératives

de travail et de consommation, par le contrôle ouvrier de la production, par l'éducation ou par simple évolution et usure du capital. La phrase: « changer le monde sans prendre le pouvoir », chère aux Holloway et Negri, et qui pour nous n'est qu'une façon déguisée de dire: « changer le monde sans détruire le pouvoir » ou « changer le monde sans révolution » sera un des piliers de ladite pensée. L'idéologie de la décroissance, dans laquelle nous englobons l'anti-globalisation et le gestionnisme, insiste sur le fait qu'il faut oublier la question insurrectionnelle et nous assigne à gérer les ressources d'énergies non polluantes. Au bout du compte, on en arrive à ce que la solution à tous nos problèmes consiste à changer nos habitudes et à gérer notre vie différemment.

Mais nous autres prolétaires n'avons rien à autogérer dans le processus révolutionnaire, mise à part notre propre négation en tant que prolétaires. Il ne s'agit pas d'autogérer les moyens de production existants, ce qui n'amène à rien d'autre qu'à maintenir la reproduction de l'exploitation capitaliste sous d'autres formes ; ni de prétendre créer des « espaces libérés » en plein capitalisme, ce qui revient à créer des zones libres à l'intérieur des murs des prisons ; ce dont il s'agit c'est de détruire de fond en comble toute la structure capitaliste et ses centres productifs, qui n'ont été créés qu'en tant que centres de production de capital ; il s'agit, en totale opposition au gestionnisme, de réaliser « une œuvre de démolition urgente » au cours de la phase insurrectionnelle qui de-

vra s'affirmer mondialement. Le texte de *A couteaux tirés* exprime clairement ce point de vue:

De nombreux libertaires pensent que le changement de la société peut et doit venir graduellement, sans rupture à l'improviste. C'est pour cela qu'ils parlent de « sphère publique non étatique » où élaborer de nouvelles idées et de nouvelles pratiques. Laissons tomber les aspects décemment comiques de la question (où l'État est-il absent ? comment le mettre entre parenthèses ?). Ce qu'on peut remarquer, c'est que la référence idéale de ces discours reste la méthode autogestionnaire et fédéraliste expérimentée par des subversifs à certains moments historiques (la Commune de Paris, l'Espagne révolutionnaire, la Commune de Budapest, etc.). La banalité qui est négligée, c'est que les rebelles ont pris par les armes la possibilité de se parler et de changer la réalité. On oublie en somme un petit détail : l'insurrection. On ne peut séparer une méthode (l'assemblée de quartier, la décision directe, la liaison horizontale, etc.) du contexte qui l'a rendue possible, et encore moins prendre position pour l'une contre l'autre (avec des raisonnements du type « il ne sert à rien d'attaquer l'État, il faut s'auto-organiser, rendre concrète l'utopie »). Avant même de considérer par exemple ce qu'ont signifié et ce que pourraient signifier aujourd'hui les Conseils ouvriers, il faut considérer les conditions dans lesquelles ils sont nés (1905 en Russie,

1918-1921 en Allemagne et en Italie, etc.). Il s'est agi de moments insurrectionnels .

A couteaux tirés avec l'Existant,  
ses défenseurs et ses faux critiques.

Pour sa part, l'idéologie politiciste, bien qu'elle ne nie pas la nécessité de l'insurrection, la vide de tout contenu révolutionnaire pour l'estampiller du sceau bourgeois de la réforme. Elle considère l'insurrection comme un simple levier qui permet de changer la gueule de l'État et entamer une série de réformes. Ceci ne signifie rien de plus que la transformation de l'insurrection en simple instrument de réforme. On modernise la composition de l'État en substituant certains bourgeois par d'autres, et en utilisant occasionnellement un langage radical et en utilisant des leaders « rouges » et/ou une esthétique guérillériste, pour mieux encadrer la révolte.

Pour le politicisme, « l'insurrection » est ce qui accompagne, et parfois garantit, à un parti ou à une guérilla, la possibilité de gouverner et de décréter ses mesures populaires. D'autres expressions de la même idéologie pensent que l'on peut obtenir ces décrets ou gouvernements populistes à partir d'élections ou de référendums, et atteindre de la sorte la si rebattue et trompeuse transition pacifique vers le socialisme.

« Aucune guérilla, si efficace soit-elle, ne peut se substituer à ce grandiose mouvement de destruction et de transformation. L'insurrection est l'émergence légère d'une banalité : aucun pouvoir ne peut régner sans la servitude volontaire de ceux qui le subissent. Rien mieux que la révolte ne révèle que ce sont les exploités eux-mêmes qui font tourner la machine assassine de l'exploitation. L'interruption diffuse et sauvage de l'activité sociale chauffe d'un coup le poêle de l'idéologie et fait apparaître les rapports de force réels ; l'État se montre ainsi pour ce qu'il est. Les exploités ne font que découvrir une force qu'ils ont toujours eue, en finissant avec l'illusion que la société se reproduit toute seule ou que quelque taupe creuse à leur place. Ils s'insurgent contre leur propre passé d'obéissance. »

A couteaux tirés avec l'Existant,  
ses défenseurs et ses faux critiques.

Les dernières tendances de l'insurrectionnalisme fusionnent ces deux aspects idéologiques, le gestionnisme et le politicisme, par le biais de la communisation.

« Si nous sommes déjà arrivés à cette phase de l'évolution individuelle, nous sommes alors capables de faire le pas suivant, qui consiste à re-

chercher ceux qui pensent comme nous dans le monde entier... et j'ai le sentiment qu'ils sont nombreux..., après, une fois connectés, les plus intéressés pourraient établir une petite communauté pour voir si nous sommes capables de vivre ensemble en échangeant des expériences de vie. De par notre propre nature rebelle nous savons qu'on ne nous permettra pas d'y vivre pour toujours comme si nous étions sur une île paradisiaque, oublieux du reste du monde. Notre obligation sera, malgré l'expérience que nous sommes en train de vivre, d'oublier que dans le monde les injustices continuent, et qu'il faudra être présents d'une manière ou d'une autre. Il faut avoir un endroit où personne ne peut nous ennuyer et la meilleure option serait d'acheter des terres. (...) Vous me direz, pour un projet de ce genre il faut de l'argent..., bon, les banques en ont largement de trop et ce serait un plaisir de les en débarrasser. (...) Certes, ce n'est pas la solution définitive, c'est simplement une expérience qui nous apportera certainement plus d'idées pour l'avenir que nous le pensions.»

Claudio Lavazza,  
*Autobiographie d'un irréductible.*

Tous ce processus de désorientation et de manque de perspectives révolutionnaires finit par amener des

militants combatifs tels que Claudio Lavazza à s'investir dans ce type de projets, et à adhérer à la nouvelle mode des « communes armées ». Des ouvrages tels que *L'insurrection qui vient*, du Comité Invisible, revendiquent la formule « forme une commune et à partir de là combat le capital ». Voici la réponse sans équivoque que formulent des camarades <sup>24</sup> :

« Etendre le concept de commune à toutes les manifestations rebelles et assimiler leur somme à une insurrection, comme le fait le Comité Invisible, est une sortie instrumentale pour contourner la question et faire en sorte que son slogan publicitaire soit accueilli partout (...). « Nous n'avons pas d'objections à ce que certains camarades cherchent à organiser leur vie comme ils l'entendent et tirent le meilleur parti possible des circonstances dans lesquelles ils se trouvent. Mais nous marquons notre désaccord lorsque les formes de vie, qui ne sont et ne peuvent pas être plus que des adaptations au système actuel, veuillent se présenter comme quelque chose d'anarchiste, ou, pire, comme moyens de transformer la société sans recourir à la révolution » (Malatesta) ». Extrait de *La insurrección y su doble. Consideraciones sobre la insurrección que viene*.

---

24. Nous recommandons la lecture de ce texte, « La insurrección y su doble. Consideraciones sobre la insurrección que viene » (L'insurrection et son double. Considérations sur l'insurrection qui vient) qui livre une bonne synthèse de la critique des « communes armées ». Il ne semble pas exister en français.



« Dans *L'insurrection qui vient*, on pose la question suivante: « Pourquoi les communes ne se multiplieraient-elles pas jusqu'à l'infini ? Dans chaque usine, dans chaque rue, dans chaque village, dans chaque école. Enfin le règne des comités de base ! » La réponse à cette question est une évidence facilement constatable à Tarnac en 2008: la police qui vient. Sans aucune originalité, le Comité invisible ressasse les vieilles illusions des années 70 sur la « commune armée », c'est-à-dire, une commune qui ne s'enferme pas dans la défense de son propre espace libéré, mais qui se consacre à l'attaque du reste des espaces qui restent aux mains du pouvoir. Ceci, toutefois, n'est pas réalisable pour au moins deux raisons: la première est que, hors contexte insurrectionnel, une commune vit dans l'un des interstices que la domination a laissés vides. Sa survie dépend de son innocuité. Cultiver des courgettes dans des potagers bio, cuisiner des pâtes pour des cantines populaires, soigner des maladies dans des ambulances autogérées, jusque là rien de bien grave. Parfois il est utile que quelqu'un remédie aux carences des services sociaux, et après tout, il est plutôt commode d'avoir des zones de parcage pour marginaux loin des resplendissantes vitrines des centres urbains. Mais quand on sort à la recherche de l'ennemi, la chose change. Tôt ou tard la police frappe à la porte et la commune se termine, ou, du moins, se redimensionne. Et ils prétendent « prendre de l'avance » sur la métropole ! Toutes les communes qui s'y sont frottées ont eu une vie

courte. L'autre motif qui frustre la volonté de généralisation des « communes armées » hors de l'insurrection sont les difficultés matérielles que rencontre ce genre d'expérience (...) les membres de la commune se voient presque toujours obligés à consacrer tout leur temps et leur énergie à son « fonctionnement » interne. »

Extrait de *La insurrección y su doble.*  
*Consideraciones sobre la insurrección que viene.*

Face au gestionnisme et au politicisme nous défendons l'insurrection. Nous défendons l'insurrection parce que nous défendons la révolution et nous défendons la révolution parce que nous défendons le communisme. Mais ceci ne signifie pas, loin s'en faut, que l'unique violence efficace soit celle qui se développe durant l'insurrection, ni que la seule que nous devions défendre est celle portée de manière généralisée par la classe. En aucun cas nous ne posons ou cherchons à insinuer que nous critiquons l'insurrectionnalisme pour son activité destructrice des biens du capital ou pour ses attaques contre les gestionnaires de l'État. Pour nous au contraire, ces actions, comme en général n'importe quelle action réalisée par le prolétariat dans sa lutte contre le capital, constituent une partie de la lutte prolétarienne, du communisme, de la communauté répondant à la tyrannie de l'économie. Le problème surgit quand de ces actions, on fait un drapeau et quand on

se proclame le summum de la « lutte insurrectionnelle », dénaturant le contenu, la force et la critique destructrice que l'insurrection suppose. Les camarades du Groupe Communiste Internationaliste synthétisent bien cette question dans l'extrait suivant de leur revue:

« L'appropriation et/ou la destruction de marchandises particulières est un acte élémentaire de toute révolte prolétarienne. Comme acte de protestation, comme attaque de la propriété privée, cela a toujours fait partie des révoltes, mais ce n'est pas un acte de destruction de la marchandise. La marchandise ne peut être détruite par l'attaque physique de la chose, il faut en détruire l'autre pôle: la valeur. On ne peut abolir la marchandise en attaquant son immédiateté comme objet. Pour abolir la marchandise il faut détruire la forme sociale dont elle est l'essence. Entre cette forme élémentaire de démonstration de la haine du capitalisme et la destruction de ce dernier, il manque tout simplement l'essentiel: la révolution sociale, l'insurrection prolétarienne, la dictature révolutionnaire du prolétariat, la destruction despotique du marché, «de l'égalité, la liberté, la fraternité» qui lui sont inhérentes, l'éradication de la propriété privée, de la démocratie, de la loi de la valeur, et avec elles, l'organisation indispensable de la production sociale en fonction des besoins humains ».

Extrait de la revue *Communisme* n°52 (février 2002),  
« *Contre les sommets et les anti-sommets* ».

Condamner ou rejeter la violence minoritaire que matérialise le prolétariat sous le prétexte que seule est utile ou efficace la « violence de classe dans son ensemble », c'est se situer dans le camp de l'ennemi, c'est défendre l'idéologie antiterroriste de l'État, qui n'est rien d'autre que le monopole de la violence appartenant à l'État. Le présent comme le passé comporte de nombreux exemples de violence révolutionnaire effectuée par des minorités militantes: des camarades comme les socialistes révolutionnaires en Russie au début du XX<sup>e</sup>, Roscigna en Argentine, Max Hölz en Allemagne, siècle ou le MIL en Espagne. Le facteur qualitatif de ces groupes du passé est qu'ils assumèrent l'exercice de la violence révolutionnaire comme partie intégrante de la totalité de la lutte du prolétariat et comprirent parfaitement l'insurrection comme une phase de la lutte des classes. Pour toutes ces raisons, nous insistons, notre critique destructrice s'attaque non pas à la violence, aussi minoritaire soit-elle, mais aux idéologies néfastes que portent certains prolétaires qui l'exercent<sup>25</sup>.

---

25. Certaines actions menées à bien par des groupes réformistes peuvent même exprimer, dans la pratique, le mouvement antagonique au capital (le dynamitage d'une prison, l'exécution de bourreaux, le lynchage de dirigeants de la Banque mondiale et de l'OTAN, le sabotage de centres stalinistes et syndicalistes). Le fait que l'on critique le projet social et la direction social-démocrate qui se cachent derrière telle ou telle action n'empêche pas que nous approuvions et applaudissons certaines actions qui coïncident avec les intérêts de notre classe.

Il est donc évident que les actions que revendiquent les insurrectionnalistes sont des armes incontournables dans tout le processus révolutionnaire. Toutefois, réduire l'insurrection à celles-ci, ainsi que le fait l'idéologie qu'ils revendiquent, revient à caricaturer totalement tout ce que signifie le processus révolutionnaire et finir par nier l'existence de la phase insurrectionnelle. On ne perçoit aucune différence entre la force prolétarienne en Kabylie en 2001, en Bolivie en 2003, à Oaxaca en 2006 ou en Grèce en 2008 et une attaque de commissariat menée par un groupe d'encapuchonnés.

Sans boudier le plaisir que nous procurent chaque commissariat qui flambe et chaque banque que l'on brûle, ce sont des phénomènes que l'on ne peut pas comparer aux mouvements cités. Dans tous les cas, ce sont bien des symboles du capitalisme qui flambent, mais dans n'importe lequel des épisodes insurrectionnels susmentionnés, à la différence des actions concrètes revendiquées par l'insurrectionnalisme, il y a beaucoup plus: sentiment d'appartenance à une classe ou à un mouvement antagonique au pouvoir bourgeois, rupture totale de la paix sociale avec affrontement ouvert, prise en compte de la question du pouvoir et de sa destruction, décomposition de beaucoup d'expressions capitalistes, transformation révolutionnaire de divers aspects des relations sociales – moins d'individualisme, de mercantilisme, de passivité, de soumission, de délation, de neutralité – et transformation révolutionnaire de l'espace

urbain et rural: on occupe la rue, les propriétés bourgeoises, les lieux stratégiques, de travail, d'étude... Tout ce qui se produit dans une insurrection possède un sens et se place dans une perspective, chaque action, réunion ou sabotage aura une signification pour l'avancée vers la révolution ou le retour à la paix sociale et la soumission à la loi de la valeur.

Nous parlons ici des épisodes insurrectionnels plus récents, ceux du siècle présent. Si nous évoquons les insurrections prolétariennes des siècles précédents, la comparaison est encore plus absurde. Des insurrections comme celles qui se sont produites pendant la Commune de Paris, à Haïti durant les XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, en Russie en 1905 et 1917 (et plus tard en Ukraine et Kronstadt), au Mexique en 1910-1917, en Asturies en 1934 et en Espagne en 1936, pendant lesquelles l'État fut sévèrement ébranlé et où furent atteints des niveaux extrêmement hauts de critique armée de la société et de décomposition des corps répressifs, montrent clairement le fantastique saut qualitatif que représente l'insurrection. Ces épisodes ont laissé trop d'enseignements et ont semé trop de peur parmi les chefs du monde entier pour être caricaturés par quelque idéologie que ce soit, y compris l'insurrectionnalisme.

Pour cette raison, l'insurrection n'est pas, comme veut nous le faire croire l'idéologie insurrectionnaliste, un ensemble d'individualités rebelles ou d'actions qui détruisent

simultanément des symboles capitalistes. C'est un moment où ceux qui combattent dans la rue sentent qu'ils font partie d'une communauté de lutte contre l'exploitation, d'une classe sociale qui a uni, en son sein et dans son destin, les intérêts immédiats et les intérêts historiques et déstabilisé tout l'ordre social. Par exemple: « à bas le président » va de pair avec « qu'il s'en aillent tous et qu'il n'en reste aucun » (Argentine, 2001) ; le « non à la guerre » avec l'attaque massive contre des officiers de l'armée (Iraq, 1991) ; la vengeance d'un camarade abattu par le « pouvoir assassin » (Kabylie, 2001) ; la revendication initiale d'une quelconque demande concrète avec le « soyons réalistes, demandons l'impossible » (Paris, 1968) ou le « nous voulons tout et maintenant » (Italie, années 70) ou le simple « nous ne voulons rien, nous ne demandons rien, parce que ce à quoi nous nous opposons c'est précisément qu'il y ait quelqu'un (ou une classe) qui puisse nous l'accorder » (Grèce, 2008)<sup>26</sup>. Dans ces cas-là, presque tous assez récents, fut démontrée l'existence d'une communauté de lutte qui existe, se rencontre, occupe et mûrit dans la rue et remet en question le pouvoir. Tant historiquement, géographiquement que programmatiquement, le mouvement concret exprime de cette manière le mouvement global.

En bref, les insurrections se caractérisent par la tentative d'abolir l'ordre existant, par les affrontements

---

26. Cfr. supra, pour le mouvement au Brésil en 2013-2014, voir la revue *Communisme* n°65 (juin 2014).

avec les forces et les agents qui défendent le capital, les pillages, la prise des centres névralgiques, l'occupation et l'utilisation des médias, les barricades, la destruction des archives, de marchandises, d'édifices gouvernementaux, des bastions et symboles du capitalisme, la démolition de prisons, la prise d'assaut de commissariats et de casernes (pour libérer des camarades, par haine historique ou pour obtenir des armes et tenter de neutraliser l'ennemi), la création et consolidation des organisations prolétariennes. Tout aussi fondamentale est la transformation des relations humaines qui est entreprise et la création de nouveaux espaces de vie, dans lesquels se mélangent plusieurs générations avec un unique objectif: la suppression et le dépassement de toutes les conditions existantes. Contre la communauté de l'argent se dresse la communauté: on partage le pain, la lutte, les aspirations et les perspectives. Le projet social prend corps dans la communauté de lutte.

Les épisodes insurrectionnels sont une opportunité unique de s'affronter à l'État sans devoir nécessairement affronter tout son arsenal guerrier. Il est donc absurde de les assimiler à un chapitre isolé de l'action directe. Seul l'affrontement «classe contre classe» et sa matérialisation insurrectionnelle parvient à désintégrer les forces répressives, porter les contradictions de classes jusqu'au cœur de l'armée et de la police, dissoudre leur esprit de corps, encourager l'insubordination, la désertion et surtout propager le défaitisme révolutionnaire qui fait que



les fusils des soldats cessent de viser la barricade pour la rejoindre et viser leurs propres officiers.

Les insurrections du passé nous démontrent que c'est quand l'État chancelle et que le prolétariat se montre une classe décidée, organisée et centralisée, qu'il est possible de décider et imposer des critères communistes et bannir les habitudes et les comportements capitalistes, d'imposer les intérêts humains face à la dictature de la valeur et du profit capitaliste. La différence entre ce qui est réellement une insurrection et ce que l'insurrectionnalisme revendique comme telle est nette et brutale.

Bien sûr, l'insurrection ne débouche pas nécessairement et par elle-même sur l'abolition du capitalisme mais cette abolition ne sera pas possible sans le triomphe international de l'insurrection. Entre autres parce que la classe dominante utilise et utilisera tous les moyens répressifs et terroristes à sa disposition pour maintenir ses privilèges, pour défendre un système basé sur la dictature de la valeur, du profit et de la marchandise. Dans tous les affrontements où l'on exproprie des marchandises, où l'on détruit des archives, où l'on libère des prisonniers, où l'on répartit les terres... il a fallu utiliser les armes pour affronter ou neutraliser les forces de choc de la bourgeoisie.

Si certaines guérillas et groupes d'antan soutenaient qu'avec la propagande armée et la propagande par le fait on générerait la conscience nécessaire pour réveiller et

rassembler les opprimés, l'idéologie insurrectionnaliste considère que l'augmentation de la tension (que l'on peut réaliser par des attentats et certaines actions) raccourcit le chemin vers la libération, puisqu'elle en accélère les conditions et force chacun à se positionner<sup>27</sup>.

Toutefois, ce ne sera ni la « méthodologie insurrectionnaliste » ni le « foyer insurrectionnel » qui accéléreront les contradictions sociales jusqu'à inverser le rapport de forces. Ce n'est rien de plus que la conception volontariste et nombriliste propre à cette idéologie qui fait croire en cette possibilité. Comme si la volonté d'un petit groupe de révolutionnaires pouvait bouleverser des situations qui requièrent beaucoup plus que leur seule action.

« Or, en tant qu'exploité(e)s, nous sommes la principale contradiction du capitalisme. Par conséquent n'importe quel moment est toujours adéquat pour l'insurrection. Voilà précisément pourquoi il est clair pour nous que l'humanité aurait pu en finir avec l'existence de l'État à n'importe quel moment de son histoire. Une rupture dans la reproduction de ce système d'exploitation et d'oppression a toujours été possible. »

Killing King Abacus, *Notes insurrectionnalistes*.

---

27. Curieusement, en Italie, où précisément s'est forgée l'essence de l'idéologie insurrectionnaliste, le fascisme des années 70 défendait sous ce même terme – la « tension » – un procédé similaire pour faire revenir le fascisme.

Dogmatiquement, les insurrectionnalistes considèrent qu'à n'importe quel moment, l'insurrection est possible. Ils sous-estiment le rapport de force et ils croient que tout est question d'activisme et de volonté, que leurs actions seraient en soi insurrectionnelles. Ils pensent que plus on réalise d'actions, plus on déploie d'activisme, plus on approfondit l'insurrection. Les dynamiques sociales sont délaissées au profit des dynamiques individuelles et l'on arrive à considérer que les changements significatifs de l'histoire sont réalisés par une petite poignée d'individus.

Il ne s'agit en quelque sorte que d'une variante de la théorie du foyer de guérilla guévariste – sans son aspect géographiquement centralisé, que rejette l'insurrectionnalisme – où le noyau guérillero est sensé pousser le prolétariat à la lutte et attirer à chaque fois plus de prolétaires à la guérilla, ce qui changerait le rapport de forces vis-à-vis de l'appareil coercitif étatique.<sup>28</sup>

---

28. Miguel Amoros, dans son texte *Anarchisme professionnel et désarmement théorique*, qui contient quelques critiques de l'insurrectionnalisme, développe cet aspect en comparant le volontarisme de Bonanno, qui néglige le rapport de force, et le point de vue de Blanqui sur la question. Cependant, Amoros construit son argumentation sur une certaine méconnaissance des positions de Blanqui et de sa conception de l'insurrection. Il est vrai que Blanqui s'est trompé plus d'une fois sur l'appréciation du moment opportun pour lancer l'offensive ainsi qu'il l'a reconnu lui-même, et qu'il a surestimé l'importance de la tactique insurrectionnelle; néanmoins, il a toujours compris que l'insurrection était une question sociale («sans le peuple nous ne pouvons rien», disait-il) et qu'elle dépendait du rapport de forces.

Même quand l'impossibilité d'infléchir le rapport de force est palpable, l'insurrectionnalisme plaide pour la persévérance, que ce soit avec l'espérance d'affaiblir le capital à chaque acte ou comme unique manière de vivre une authenticité révolutionnaire. Toute action qui attaque une quelconque expression du monde capitaliste est revendiquée comme une manifestation de la liberté individuelle face à la tyrannie capitaliste. Chaque action du « rebelle social » sera considérée comme une affirmation de ce qui s'étiqgettera comme « insurrection permanente » et qui n'a rien à voir avec l'insurrection prolétarienne. On insiste sur le fait que les révolutionnaires doivent réaliser ces actions, ici et maintenant, pour une question de dignité, pour une version romantique de la lutte. Une vision qui reproduit d'un côté le rôle des méchants dans les films et des héros et des martyrs de l'autre. La camaraderie, la solidarité, la cohérence, l'absence de compromis... tout ceci est entouré d'une grande charge émotive, qui finit par servir des conceptions qui liquident la lutte subversive.

Bien sûr, l'action consciente, volontaire et décidée des minorités révolutionnaires joue un rôle essentiel avant, pendant et après une insurrection ; toutefois, la mèche insurrectionnelle a pour détonateur fondamental non pas une poignée de militants, mais une classe sociale qui se voit poussée à se rebeller.

Les détonateurs qui amènent cette classe à déclencher l'insurrection portent toujours atteinte à ses condi-

tions de vie –qui incluent inséparablement l'objectif et le subjectif– malgré le fait qu'il puisse s'exprimer sur différents terrains. Ainsi, par exemple, le déclenchement de la guerre interbourgeoise, qui oblige le prolétariat à être de la chair à canon pour ses maîtres, à aller s'entretuer et qui l'amène à des situations limites, s'est accompagné d'insurrections comme en Russie en 1917, Allemagne en 1918 ou Iraq en 1991, où les soldats ont déserté l'armée avec les armes et se sont affrontés à l'État avec le reste du prolétariat. La brusque détérioration du niveau de vie, comme la spoliation de l'épargne (Albanie 1997, et Argentine, 2001) ou la hausse des prix ou pénuries (Venezuela, 1989) furent des raisons suffisantes pour descendre dans la rue au cours d'autres épisodes.

Bien sûr, c'est souvent un « petit détail » qui déclenche les hostilités et peut ouvrir la voie à l'insurrection, mais en réalité ce « détail » n'est que la goutte qui fait déborder le vase<sup>29</sup>. Ainsi, la répression ou les meurtres de masses perpétrés par le capital, quel qu'en soit le lieu ou la manière, sont parfois perçus comme quelque chose de naturel, et en d'autres occasions se transforment en insurrection, ou du moins génèrent des mouvements aux allures insurrectionnelles: l'évacuation de la Sorbonne ou l'arrestation de 400 manifestants dans les rues de Paris (France, 1968), Cordoba (Argentine 1969), Soweto

---

29. Cfr. par exemple l'augmentation du ticket de bus de 20 centavos au Brésil en 2013.

(Afrique du Sud 1976), Kabylie (Algérie 2001) banlieues (France, 2005), Athènes (2008). Dans tous ces exemples la situation était telle que les prolétaires n'attendaient qu'un signal pour sortir dans la rue.

Nous ne voulons pas nier l'importance de la préparation insurrectionnelle de la part des minorités révolutionnaires. Il est important de se souvenir que la préparation insurrectionnelle – Garcia Oliver appelait une partie de cette préparation «gymnastique révolutionnaire»<sup>30</sup> – et l'étude constante des lieux stratégiques à prendre ou à neutraliser pendant une révolte (casernes, dépôts de pétrole et de nourriture, centrales électriques, aéroports, principales artères de la ville, etc.) sont des aspects fondamentaux à prendre en compte. Mais cette préparation n'a rien à voir avec ce que propose l'idéologie insurrectionnaliste.

En tout cas, la praxis des révolutionnaires est fondamentale avant, pendant et après l'insurrection, non seulement en plein centre névralgique de l'insurrection, mais elle est aussi fondamentale à distance,

---

30. Il ne fait aucun doute que, avant de se convertir en agent manifeste de la contre-révolution, et ce quelques mois avant le début de ladite Guerre civile espagnole, Garcia Oliver fut un important militant prolétarien. Mais à partir de ce moment-là, il devint un zélé défenseur du Front populaire, de la République, de l'Etat capitaliste. Il justifie cette ignominieuse capitulation, ainsi que nos ennemis le font toujours, par des motifs conjoncturels («c'était les circonstances, nous ne pouvions pas vaincre, c'était l'unique alternative, c'était la position majoritaire au sein de notre organisation...»). Il suffit de lire n'importe quel social-démocrate pour voir reproduites ces mêmes justifications pour imposer n'importe quelle politique du capital.

quand l'insurrection se trouve isolée dans une zone: en créant un comité de défense de la révolte qui est en train de se produire dans un autre pays, en démontrant que la lutte dans ce pays est la même lutte, qu'elle suit le même cours – renforçant par là même la position des insurgés –, en assumant la lutte dans tout son contexte international. Et, évidemment, après la défaite d'une insurrection, transformer cette défaite en force, en réalisant un bilan et une réappropriation programmatique des événements, en analysant les causes de la défaite, en évitant la destruction des structures qui ont servi à cristalliser l'insurrection.

L'affirmation de *A couteaux tirés*, « nous ne savons pas qui sont nos complices, nous avons besoin d'une tourmente sociale pour le découvrir », exprime d'une certaine manière la surprise de rencontrer dans l'insurrection tant et tant de camarades que l'on ne connaissait pas et dont nous ignorions l'existence, ainsi que la découverte d'ennemis extincteurs du feu de la révolte que nous croyions camarades proches. Cependant, *A couteaux tirés* oublie que malgré que ce soit vrai à un niveau concret, à un niveau plus général, comme il s'agit d'une lutte de classe, oui, nous savons qui seront « nos complices », ce seront les prolétaires, la classe dont nous faisons partie et qui lutte pour ses conditions de vie et pour l'abolition de toutes les classes sociales. C'est pour ça que nous réalisons des écrits comme celui-ci, saluons ou essayons de généraliser les luttes et révoltes proléta-

riennes, en créant des comités de soutien à telle ou telle insurrection.

Nous défendons, au contraire de l'idéologie insurrectionnaliste, que nous sommes une classe et non quelques rebelles, d'où la confiance en la possibilité de victoire. Si nous voyions la guerre sociale non pas comme une lutte de classe contre classe, mais bien de rebelles contre l'État, nos textes seraient imprégnés du pessimisme et de la sensation de combat sans issue – défaites mais dignes – qui est très fréquente dans l'idéologie insurrectionnaliste.



## IV

# L'INSURRECTIONNALISME CONTRE L'ORGANISATION DE LA LUTTE

«(… ) Dans beaucoup de milieux, le dégoût envers les rites et les mythes de l'anarchisme officiel s'est étendu à la notion même d'organisation. En lien avec elle d'autres notions ont été dévalorisées elles aussi: la diffusion des idées, l'abnégation, l'engagement, la responsabilité, l'effort et le travail en quête d'objectifs librement choisis. Finalement, les discours anti-organisation ont creusé des brèches dans un bâtiment déjà fissuré, accélérant l'atomisation et l'isolement.»

Les tigres de Sutullena,  
*L'épidémie de rage en Espagne.*

Une idéologie qui nie le sujet de la révolution, qui caricature l'insurrection elle-même et qui réduit toutes les tâches de la lutte à l'action la plus immédiate, tend à cristalliser tout cela en une structure cohérente. En faisant une lecture purement idéologique de tout le processus organisationnel de la révolution, l'insurrectionnalisme arrive à la conclusion qu'il n'y a actuellement pas d'autre possibilité associative que l'organisation informelle.

« Si les conditions productives typiques de l'industrie rendaient raisonnable une lutte syndicaliste ou une stratégie basée sur l'organisation de synthèse aujourd'hui, dans une réalité profondément modifiée, dans une perspective postindustrielle, la stratégie informelle est la seule possible pour les anarchistes, c'est-à-dire la constitution de groupes de camarades qui se réunissent avec des objectifs précis sur base affinitaire, contribuent à créer des noyaux de base pour atteindre des fins intermédiaires et construisent entre-temps les conditions minimum pour transformer les situations de simples soulèvements en conditions insurrectionnelles (...)»

Intervention de A.Bonanno, *Actes du congrès*  
*«Anarchisme et projet insurrectionnel».*

Dans ces quelques lignes se trouve résumée toute la conception organisationnelle de l'idéologie insur-

rectionnaliste: toute structure qui n'adopte pas les formes organisationnelles de l'informalité ne peuvent plus servir pour la révolution. La première chose qui saute aux yeux et qui sert à l'insurrectionnalisme pour justifier l'organisation informelle comme l'unique possible est l'amalgame incroyable qu'il fait entre révolution et contre-révolution, entre les conceptions révolutionnaires et les idéologies contre-révolutionnaires, entre les structures de l'une et les structures de l'autre.

L'insurrectionnalisme considère que des organisations comme des syndicats ou des « anarcho »-syndicats furent en leur temps des instruments de classe du prolétariat. Cette considération est totalement logique si, comme nous l'avons vu avant, l'on conçoit le prolétariat à travers le prisme social-démocrate. Rien de plus naturel dès lors que de voir dans des instruments social-démocrates tels que les syndicats des « organisations traditionnelles de résistance du prolétariat ». Nous n'approfondirons pas cette grossière distorsion parce que cela dépasserait le cadre de la critique que nous proposons. Nous soulignerons, néanmoins, que ces organisations ont toujours été des organes et des structures pour l'encadrement, pour la canalisation de la lutte, pour transformer la rupture révolutionnaire en réforme à l'intérieur de l'État capitaliste.<sup>31</sup> Qu'à certains moments

---

31. Ce n'est pas une question d'étiquettes, de noms (syndicat, conseil, comité...) de formes d'organisation, mais de pratique sociale. Si la pratique de telle ou telle organisation est réformiste ou, inversement, lutte pour la révolution, il s'agit bien

concrets ces structures adoptent les apparences, formes et discours radicaux, ou au contraire qu'elles embrassent sans se cacher la gestion capitaliste, ne répond à rien de plus qu'à la nécessité de s'adapter au rapport de forces existant pour empêcher la rupture révolutionnaire du prolétariat. Leur fonction sociale est toujours de se poser en médiateurs et de canaliser la lutte de classe pour éviter l'explosion prolétarienne et harmoniser les intérêts antagoniques entre classes au bénéfice du capital.

Toute cette distorsion du passé sert à occulter et déprécier la véritable réalité historique de la communauté de lutte et le développement de son organisation, puisque celle-ci contredit dans toute sa dimension pratique la conception organisationnelle de l'insurrectionnalisme. On occulte que face à ces organisations traditionnelles de l'ennemi que sont les partis et les syndicats, le prolétariat s'est battu pour s'organiser en force autonome, structurant sa lutte en dehors et en de nombreuses occasions contre ces appareils, générant de multiples expressions et formes d'organisation qui ont assumé, assument et assumeront à divers niveaux la lutte contre le capital.

Depuis les organisations les plus élémentaires pour défendre ses conditions de vie au travers de l'expropriation, la création de réseaux de solidarité, jusqu'à la création de structures révolutionnaires qui tentent d'as-

---

d'un côté d'une organisation de l'Etat et de l'autre d'une organisation du prolétariat. Et ce, indépendamment du nom qu'on leur donne ou qu'ils se donnent.

sumer toutes les tâches qu'exige la révolution, les prolétaires génèrent une ample gamme d'organisations qui se différencient tant dans la forme que dans la durée et qui, en fonction de leur objectif, sont tantôt formelles tantôt informelles.

D'où l'absurdité de chercher dans les formes d'organisation la solution au problème organisationnel, comme le fait l'insurrectionnalisme ou les idéologies tant à la mode aujourd'hui comme le conseilisme ou l'assembléisme. Il n'existe pas de forme d'organisation qui offre en elle-même la garantie d'être un instrument de la révolution, puisqu'elle peut toujours être utilisée par la contre-révolution ; c'est la pratique sociale qui développe et donne vie à cette organisation, qui lui donne un caractère révolutionnaire ou contre révolutionnaire. Il s'ensuit que les révolutionnaires accordent toujours un rôle secondaire aux formes dans la question de l'organisation, sachant que celles-ci sont multiples et changeantes; ce qui est invariable, ou plutôt déterminant, c'est leur contenu révolutionnaire ou contre-révolutionnaire.<sup>32</sup>

Toute la richesse organisationnelle de la communauté de lutte est piétinée, détournée et totalement occultée par

---

32. Bien sûr, il y en a qui confondent forme et contenu. Il y en a qui pensent que le syndicat et autres organisations bourgeoises destinées à encadrer les prolétaires sont uniquement des formes organisationnelles, alors qu'en réalité ce sont des véhicules du réformisme. Le syndicalisme se matérialise ainsi dans des organisations qui peuvent adopter un large éventail de formes.

l'insurrectionnalisme pour pouvoir réaliser une interprétation formaliste et totalement superficielle, en construisant toute une conception organisationnelle dans laquelle est grossièrement minimisée tout l'antagonisme entre organisation formelle et organisation informelle. La première, l'organisation formelle, est vue comme un subterfuge idéologique, moule multi-usages destiné à accueillir tous les maux et les vices organisationnels passés et futurs. Toutes les structures formelles du prolétariat qui existent et qui ont existé sont soumises à ce moule pour être grossièrement qualifiées de variantes du syndicalisme, de « parti marxiste », comme Bonnano aime à les définir, ou d'« organisations de synthèse », en attribuant à toute expression d'organisation formelle de la communauté de lutte les caractéristiques propres à la social-démocratie: réformisme, politique des masses, congressisme, platformisme, bureaucratie....L'organisation informelle, pour sa part, sera un authentique fétiche pour cette idéologie, la pierre angulaire de sa pratique, le véhicule qui permet de se libérer de tous les maux du « formalisme organisationnel ».

Avec ce raisonnement idéologique particulier, l'insurrectionnalisme fait passer la question à la trappe sans avoir la moindre idée de comment le prolétariat s'organise pour lutter. Il méconnaît totalement les structures spécifiques des minorités révolutionnaires, ainsi que les structures de masse dont se dote le prolétariat dans ses luttes. Il a ainsi les mains libres pour manœuvrer en lâchant l'une ou l'autre « critique » abstraite et passer

immédiatement à l'exposition de la garantie révolutionnaire: le schéma organisationnel informel qu'il idéalise comme unique possible.

Le moteur de cette organisation informelle sera l'affinité. L'organisation sera réduite à un « ensemble de camarades unis par une affinité commune » qui s'organisent et rejettent toute structure permanente, toute centralisation et tout programme qui ne soit pas le projet élaboré au travers de la discussion au sein de chaque groupe d'affinité et qui se mette en pratique immédiatement.

« (...) groupes d'affinité, où tous les liens traditionnels sont remplacés par les relations de sympathie, intimité, connaissance et confiance réciproque entre les effectifs de son propre groupe. »

C. Lavazza, *Autobiographie d'un irréductible*.

En réalité, toute cette notion de l'affinité dans l'insurrectionnalisme est une déviation de la véritable impulsion associative qui se produit au sein du prolétariat. Pour l'insurrectionnalisme, l'affinité ce sont les niveaux de proximité et les accords qui se produisent entre individus sur le plan politique<sup>33</sup> et qui les amènent à s'unir de manière

---

33. Nous n'aborderons pas ici tout ce pan de l'affinitarisme qui traite de la culture, la musique, l'art... Effectivement, l'affinitarisme propose une vision organisationnelle de la société dans laquelle chaque individu s'associe à d'autres selon leurs affinités dans les domaines précités. Tout ceci ne fait jamais que se conformer à la

informelle. Ainsi, en fonction du niveau d'affinité, l'organisation peut être orientée vers des questions immédiates, comme par exemple l'opposition à un pylône de haute tension, ou vers une lutte plus historique, comme la lutte contre l'État. Or, la question de « l'affinité », du point de vue de la révolution part de bases différentes puisque son sujet n'est pas l'individu, ni les idées de chaque individu mais bien la classe à laquelle il appartient ; il ne s'agit pas d'affinité entre divers individus en fonction du degré de proximité politique, mais de l'affinité sur base de l'existence de certaines conditions de vie et d'une nécessité de lutter. Quand des chômeurs s'organisent pour exproprier un supermarché, quand des ouvriers s'unissent pour faire face à « l'exploitation immédiate » qu'ils subissent, quand d'autres membres de cette classe s'organisent pour lutter pour la révolution, nous ne parlons pas d'affinités différentes, comme le propose l'insurrectionnalisme, c'est une seule et même « affinité » que promeuvent ces structures: la lutte contre les conditions existantes dans le capitalisme. Les différentes expressions organisationnelles ne matérialisent que des moments divers de l'organisation du prolétariat, pas des affinités différentes. Dans un premier temps le prolétariat

---

logique de la division du travail. Voilà des séparations, précisément, que le prolétariat et sa centralisation internationale ont toujours combattues, et qui sont destinées à être balayées avec le capital, pour en finir une fois pour toutes avec toutes ces existences séparées, avec toutes ces spécialisations qui détruisent l'être humain et le transforment en un être partiel. Dans la communauté humaine qui naîtra de cette destruction, il n'y aura pas, par exemple, de musiciens, mais bien des hommes qui, entre autres choses, se consacreront à la musique.



pose déjà implicitement la question de la propriété privée, dans un second temps il remet en question l'exploitation salariée, dans un troisième notre classe ne fait qu'assumer la totalité que contient chaque moment, ne fait qu'assumer consciemment tout ce que contient la lutte prolétarienne. Le concept de l'individu joignant ses accords à d'autres pour s'organiser en groupes d'affinité informels se dissipe devant la réalité du prolétariat dont « l'affinité » n'existe pas à titre individuel, mais concerne l'existence d'une classe exploitée et révolutionnaire.

L'organisation ne se fonde donc pas sur la coïncidence du « choix d'objectifs précis » de quelques-uns, mais au contraire se fonde sur la lutte d'une classe pour abolir sa situation. Tout cela fait partie de la même organisation du prolétariat, de son processus de constitution en classe, en force révolutionnaire, et pour cela, malgré que certaines questions requièrent des instances informelles, il est incontournable de développer tout un réseau de structures de combat formelles.

Tout ceci vient démontrer qu'en réalité, pour les insurrectionnalistes peu importe les nécessités réelles du prolétariat: la nécessité de cristalliser des structures en tant que moyen de s'organiser pour la lutte, la nécessité de centraliser en tant que force internationale, de se réappropriier son programme historique. L'antagonisme entre toutes ces nécessités et l'idéologie insurrectionnaliste est brutal.

## ***Rejet de l'associationnisme permanent***

«Chaque fois qu'il s'agit d'organisation pratique, de responsabilité sérieuse, ils se cramponnent à la théorie anarchiste de la liberté personnelle et, se fondant sur elle, cherchent à se soustraire à toute responsabilité et empêcher toute organisation».<sup>34</sup>

Piotr Archinov, *La makhnovchtchina*.<sup>35</sup>

L'insurrectionnalisme rejette l'associationnisme permanent du prolétariat. Il affirme que toute organisation permanente finit par être récupérée par le capital ou finit par reproduire ses schémas de domination et donc que seule l'organisation à court terme convient à la réalisation de tâches concrètes et immédiates.

« L'organisation se consacre à des tâches concrètes: pour cela nous sommes contre les partis, les syndicats et les organisations permanentes, tous ceux-là

---

34. Malgré nos divergences avec la conception organisationnelle de camarades tels que P. Archinov et N. Makhno l'ont développée dans leur Plate-forme organisationnelle publiée à Paris en 1926 (titre d'où a été tirée l'appellation de «plate-formisme»), nous revendiquons leur lutte contre l'anti-organisation et l'individualisme.

35. Ouvrage d'Archinov a été publié à Paris en 1924 aux éditions de la Librairie internationale sous le titre Histoire du mouvement makhnoviste et réédité sous ce titre chez Béliaste en 1969. Il est actuellement édité chez Spartacus (2000, 2010) sous le titre *La makhnovchtchina. L'insurrection révolutionnaire en Ukraine de 1918 à 1921*.

agissent pour capter la lutte et la convertir en éléments d'intégration pour le capital et l'État. »

*Killing King Abacus, Notes insurrectionnelles.*

Bien entendu, comme disait le MIL, « l'organisation est l'organisation des tâches », mais l'insurrectionnalisme ne conçoit pas ces tâches, comme nous l'avons vu auparavant, dans toute leur ampleur historique, qui ne se réalisent comme totalité que dans la destruction absolue du capital. Si par «tâches révolutionnaires», on entend une quelconque action directe à exécuter à brève échéance ou un quelconque projet dénué de perspectives, il est normal de rejeter toute organisation qui se constitue dans la durée. Donc, au terme de ces tâches éphémères l'organisation doit disparaître.

Cependant, les tâches révolutionnaires ont une dimension qui n'a rien à voir avec l'éphémère. L'œuvre de démolition est une tâche gigantesque qui implique d'assumer un grand nombre d'activités permanentes comme nous l'avons déjà exprimé plus haut. Et l'organisation de ces tâches nécessite des structures permanentes qui les assument.

La constitution de pôles permanents pour le regroupement de révolutionnaires, pour la création et la diffusion d'une presse subversive, pour la discussion entre camarades, l'émergence de structures permanentes qui englobent d'amples masses de prolétaires pour la défense de leurs conditions de vie, pour la structuration de l'action

directe contre le capital... sont des expressions indispensables que le prolétariat forge en permanence comme unique manière de se structurer en classe révolutionnaire.

L'exemple le plus important au niveau historique de l'associationnisme massif et permanent fut, malgré toutes ses carences et déficiences, la Première Internationale. Cette structure qui dépassait tout cadre national, qui a rompu l'isolement secteur par secteur, qui a surmonté le sectarisme en agrégeant en son sein des positions hétérogènes, qui a centralisé un grand nombre d'organisations, fut une expression de la tendance du prolétariat à s'unir et à se centraliser en un seul corps. C'est la démonstration la plus claire de la manière dont la communauté de lutte et son large éventail d'organisations tendent à se centraliser au niveau mondial.

Les « piqueteros » en Argentine constituent un exemple récent, limité au cadre d'un pays, de ce type de structures plus ou moins permanentes et qui ont en outre un caractère massif. Les chômeurs, avec d'autres secteurs du prolétariat, ont commencé à s'organiser, en créant de nombreuses structures pour défendre leurs conditions de vie au travers d'actions contre le capital (pillages de supermarchés, blocages de routes...). Ces structures se sont étendues pendant des années dans toute l'Argentine, se développant et se coordonnant pour lutter contre le capital jusqu'à atteindre une telle force que ce fut le centre de gravitation et de structuration de la révolte en

Argentine en 2001 qui a fait trembler tout le pays durant des semaines. Sans cette structure générée par le prolétariat pour combattre, ce niveau d'affrontement n'aurait pas été atteint. Que suite à la défaite de cette lutte, la majorité des organisations « piqueteras » aient développé leurs faiblesses et aient été récupérées par le gestionnisme (usines occupées en compétition entre elles pour la création de valeur et l'exploitation des prolétaires) et par le réformisme politiciste, ce sont des conséquences de la défaite sur lesquelles nous ne pouvons nous étendre ici.

Précisément, la récupération d'organisations du prolétariat par le capital et leur transformation en organes de l'État est l'un des arguments sur lesquels se base l'insurrectionnalisme pour défendre sa méthodologie anti-organisationnelle. L'histoire est pleine d'exemples où les structures dans lesquelles combattaient les prolétaires se convertissent en structures pour défendre le capital.<sup>36</sup> Mais ceci ne démontre pas dans l'absolu que nous devons rejeter la constitution de structures formelles et permanentes, cela ne fait que soulever d'autres questions.

---

36. Il est évident que nous ne nous référons pas aux partis et syndicats qui, comme nous l'avons déjà mentionné, ont toujours été des organes bourgeois destinés à encadrer les prolétaires. Nous nous référons à des organisations comme les Soviets en Russie et en Allemagne, les cordons industriels au Chili, les comités dans l'Espagne des années 30, les Archs en Algérie, les piqueteros en Argentine...

En premier lieu, cela démontre que suite à la défaite et/ou à cause de la faiblesse du prolétariat, ces organisations sont absorbées par l'État. Pendant l'insurrection en Russie, la social-démocratie a fini par dominer les structures des Soviets à cause du manque d'autonomie du prolétariat. Sa défaite s'est incarnée dans cette expression organisationnelle du prolétariat qui a fini par voter les réformes bolchéviques pour reconstruire l'État capitaliste. En Espagne, dans les années 30 les comités révolutionnaires ont succombé face au Front Populaire pour défendre l'État républicain, c'est-à-dire, l'État du capital. Ainsi nous pourrions citer une longue liste.

Deuxièmement, cela indique l'impossibilité de coexistence pacifique entre le capitalisme et une organisation constituée pour l'abolir. Pour cela, arrivé à un certain degré de développement, l'organisation du prolétariat présente une force telle qu'elle requiert une résolution inéluctable. Ou bien l'insurrection prolétarienne éclate, ou bien le capital grâce à tous ses mécanismes réussit à neutraliser la force du prolétariat et son organisation en s'infiltrant en son sein, en l'encadrant et en canalisant toute sa puissance vers la réforme.

Les structures permanentes des minorités communistes sont inséparables de ces structures d'une certaine importance massive.<sup>37</sup> Sans la *Ligue des Communistes*,

---

37. Il y a des camarades qui désignent les minorités les plus combatives du prolétariat sous le terme «anarchistes», «libertaires», ou simplement «révolu-

sans les structures autour de Marx, autour de Bakounine, autour de Florès Magon, sans les secteurs les plus déçus des socialistes-révolutionnaires de gauche en Russie, sans les réseaux internationaux de solidarités qu'ont impulsé des militants comme Roscigna, Di Giovanni, Durruti, Ascaso, sans certaines des organisations qui ont été étiquetées (erronément) comme gauche communiste, sans Bilan, sans l'Internationale situationniste, sans certains groupes actuels de militants organisés... sans chacun des épisodes organisationnels que le prolétariat a cristallisés au long de son histoire – y compris à contre-courant dans les moments les plus contre-révolutionnaires, après avoir subi une défaite – et ceux pendant lesquels le prolétariat s'est regroupé, centralisé et a converti en directives pratiques tous les enseignements de la lutte, les prolétaires devrait tout recommencer, chaque génération de prolétaires devrait repartir à zéro et répéter les mêmes erreurs. Ce sont ces structures permanentes qui resurgissent sans cesse avec d'autres noms, d'autres militants, qu'ils s'appellent Marx, Bakounine, Makhno, Florès Magón ou Debord, continuant la même oeuvre. Elles maintiennent vivante toute la richesse de la lutte et transmettent au-delà de toute limite temporelle l'expérience accumulée, le fil conducteur d'une période révolutionnaire à une autre.

---

tionnaires». Pour notre part, nous préférons le terme «communiste» car nous considérons que c'est celui qui définit le mieux tout le contenu historique de ces expressions du prolétariat.

Pour toutes ces raisons, cela n'a aucun sens de qualifier de superflues les multiples structures permanentes du prolétariat, tant celles qui regroupent les minorités révolutionnaires, que celles qui regroupent et coordonnent d'amples secteurs de la classe, pas plus que de prétendre y substituer l'activisme des groupes d'affinité. Ni l'organisation minoritaire d'une poignée de volontaires, quelle que soit leur détermination, leur pratique et malgré l'importance de leur existence, ni la construction de « noyaux de base » qui surgissent pour « lutter pour un objectif intermédiaire » – ainsi que le propose l'insurrectionnalisme – pour disparaître aussitôt, ne pourront remplacer la gigantesque préparation et organisation collective que requiert le processus révolutionnaire.

L'absence de ces organisations, prônée comme quelque chose de positif par l'idéologie insurrectionnaliste, se concrétise dans les moments décisifs de la lutte par le manque de critères plus généraux pour affronter l'ennemi, par le manque d'expériences accumulées et transmises, par le manque de références, par le manque de consignes claires, par le manque de références, par le manque de rupture par rapport aux social-démocrates les plus subtils, par le manque de perspective, par l'absence d'expérience et de direction. Depuis de nombreuses décennies, ceci est l'une des grandes faiblesses du prolétariat: l'absence quasi-totale de structures de lutte permanentes et massives.



Si l'intuition classiste est suffisante pour savoir ce que l'on doit exproprier, les lieux que l'on doit attaquer ou les ennemis visibles qu'il faut affronter (en général, la police et autres forces de répression ouverte), dès que l'on passe à une phase plus décisive de la lutte et que la bourgeoisie présente différentes facettes subtiles, dès que des secteurs d'opposition bourgeoise emploient toute leur force pour transformer le contenu classiste en un contenu limité, l'absence de ces structures facilite la transformation de la lutte contre le capitalisme en une lutte politique particulière: contre un dictateur, contre tel gouvernement, contre tel ministre, contre telle mesure impopulaire ou pire encore, en une lutte pour la démocratie, pour l'autonomie régionale, pour l'islam etc. Dans ces circonstances, le manque total de programme révolutionnaire de la part de l'insurrectionnalisme, son immédiatisme et ses critères d'affinité et d'informalité, peuvent seulement contribuer à la confusion dont le pouvoir a besoin pour imposer la formule du « changement ».

Rien de plus incontournable, rien de plus nécessaire que le développement à tous les niveaux de l'associationnisme permanent du prolétariat, depuis les organisations de lutte les plus élémentaires jusqu'à la constitution de pôles permanents de regroupement révolutionnaire.

## **Conception kautskiste-léniniste**

« Le point de départ méthodologique de la théorie léniniste du parti est une distinction que l'on trouve chez tous les grands théoriciens socialistes de l'époque (...) il y a les ouvriers et leurs luttes économiques, il y a le socialisme, les révolutionnaires. (...) il faut les unir, assurer la direction des ouvriers par les révolutionnaires professionnels. Pour ce faire, les révolutionnaires se regroupent de manière séparée et interviennent depuis l'extérieur dans le mouvement ouvrier. »

Gilles Dauvé, *Déclin et réémergence  
de la perspective communiste.*

Dans toute la manière de concevoir la lutte et sa structuration de la part de l'idéologie insurrectionnaliste se dessine la conception kautskiste-léniniste de la révolution, la conception dualiste des intérêts du prolétariat, divisés entre intérêts immédiats et intérêts historiques, économiques et politiques, ou comme aime le dire l'insurrectionnalisme, entre objectifs intermédiaires et révolutionnaires. En adoptant cette séparation entre lutte historique pour la révolution et luttes immédiates, comme s'il s'agissait de quelque chose de distinct, séparé ou opposé, on sème la confusion dans les rangs prolétariens et l'on contribue involontairement à maintenir la désor-

ganisation, la désorientation du mouvement, altérant la substance totalisante de la guerre des classes.

D'après cette conception, les prolétaires en sont réduits à défendre exclusivement des intérêts immédiats et intermédiaires, tandis que pour leur part, les révolutionnaires défendront les intérêts historiques et révolutionnaires. Tant les léninistes que les insurrectionnalistes considèrent que le prolétariat est incapable d'être révolutionnaire.<sup>38</sup> Tandis que l'insurrectionnalisme nous dira que la masse des « exclus » n'ira pas au-delà de « luttes intermédiaires », de « situations irrationnelles », le léninisme pour sa part affirmera que la « classe ouvrière » luttera toujours pour ses intérêts immédiats, pour des objectifs réformistes. Pour ces idéologies, ce sont les minorités révolutionnaires qui apportent au mouvement du prolétariat le caractère politique, révolutionnaire, ce sont elles qui rendent possible la transformation insurrectionnelle et révolutionnaire. D'où le fait que pour l'insurrectionnalisme, ce qui importe le moins ce sont les nécessités organisationnelles du prolétariat. Sa préoccupation est l'organisation des « anarchistes » pour, par la suite, organiser le reste des « exclus » selon le même schéma organisationnel.

---

38. Ce n'est pas une coïncidence. Rappelons-nous, ainsi que nous l'avons déjà mentionnée au début, que le léninisme et l'insurrectionnalisme reprennent à leur compte la conception social-démocrate des classes sociales. Rien de plus logique, dès lors, qu'ils aboutissent à cette même conclusion.

« Nous devons être là comme réalisateurs d'un projet examiné et approfondi en détail précédemment. Quel peut être ce projet ? Celui d'organiser les exclus non plus sur des bases idéologiques, non plus au travers d'un raisonnement exclusivement fondé sur les vieux concepts de la lutte de classe, mais sur quelque chose d'immédiat, capable de se coller à la réalité, dans les différentes réalités»

Intervention de A. Bonanno, *Actes du congrès*  
« *Anarchisme et projet insurrectionnel* ».

Tandis que le léninisme affirme que ce qu'il faut apporter, c'est la théorie, pour l'insurrectionnalisme, c'est la pratique qu'il faut mettre en exergue. Voilà la seule différence entre les deux. Les léninistes affirment que le prolétariat n'aspire qu'à lutter pour des réformes économiques, en conséquence de quoi, la conscience doit lui être introduite depuis l'extérieur ; les insurrectionnalistes pour leur part définissent les luttes du prolétariat et ses irruptions violentes comme quelque chose de totalement irrationnel qui n'acquière un caractère révolutionnaire que par l'intervention des « anarchistes insurrectionnels », détenteurs de la conscience et de la méthodologie qui transformera l'irrationnel en réalité insurrectionnelle et révolutionnaire, en « indiquant les objectifs, les moyens et les conclusions constructives ».

« Organisation qui soit alors capable d'être dans la réalité du soulèvement subversif au moment où celle-ci se vérifie pour pouvoir la transformer en réalité objectivement insurrectionnelle, en désignant des objectifs, des moyens et des conclusions constructives. Voilà le travail insurrectionnel. Aujourd'hui on ne peut pas emprunter d'autres voies. (...) En tant que révolutionnaires anarchistes, nous sommes obligés de prendre en compte cette ligne de développement et nous préparer dès aujourd'hui à transformer les situations irrationnelles en réalité insurrectionnelle et révolutionnaire. »

Intervention de A. Bonanno, *Actes du congrès*  
« *Anarchisme et projet insurrectionnel* ».

D'après cette conception illuministe, la structuration de la lutte dans ces différents niveaux s'éloigne complètement de la réalité, crée une scission idéologique au sein des intérêts du prolétariat en séparant ses minorités d'avant-garde de la « masse irrationnelle ». On conçoit de manière séparée et avec des objectifs différents l'organisation spécifique des révolutionnaires par rapport aux organisations du reste de la classe. Le léninisme parlera d'organiser les prolétaires en syndicats qui luttent pour des réformes économiques et les révolutionnaires en un parti politique qui sera le porteur de la conscience qui mène à la révolution. Les insurrectionnalistes change-

ront les termes mais garderont la même vision séparée: ils parleront d'organiser les « exclus » en noyaux de base avec des finalités intermédiaires et les révolutionnaires en groupes d'affinité spécifiques qui au travers d'actions de harcèlement contre l'ennemi, transformeront en révolution les actes irrationnels de la masse incapable d'aller plus loin.

Mais la réalité du prolétariat, de sa lutte et de son organisation, se manifeste en total antagonisme avec cette conception. Le dualisme entre intérêts immédiats et historiques, entre intérêts intermédiaires et révolutionnaires, n'existe pas pour le prolétariat, au contraire, il est le produit de l'idéologie bourgeoise et de sa tentative de reproduire sa domination au sein du prolétariat. Notre ennemi de classe ne peut en effet maintenir sa domination qu'en divisant et opposant idéologiquement ce qui est une unité. Quand le prolétariat lutte pour imposer ses intérêts tout en rompant avec la logique de la séparation bourgeoise, il n'existe pas de différence entre intérêt économique et politique, entre intérêt immédiat et historique. L'économique est politique, le politique est économique ; l'immédiat est historique, l'historique, immédiat. Son intérêt est unitaire et antagonique au capital. Même ses revendications les plus basiques et les plus élémentaires touchent aux fondements de tout le système capitaliste, car la survie même de l'être humain nécessite l'abolition du capitalisme. La simple expropriation pour s'alimenter manifeste l'intérêt de l'abolition de

la propriété privée, les attaques contre des structures du capital, l'intérêt d'imposer par la force l'abolition des conditions existantes, la lutte pour réduire la durée de la journée de travail l'intérêt d'abolir le travail salarié, et même la revendication de hausse salariale exprime l'intérêt de se réapproprier la production mondiale qui lui est soustraite, en éliminant la bourgeoisie qui vit de l'extraction de la plus-value. Tout ceci, bien sûr, indépendamment du niveau de conscience des protagonistes.

Les révolutionnaires n'essayaient pas de rendre révolutionnaire telle ou telle revendication. C'est la bourgeoisie, la codification en termes bourgeois de tout conflit de classe, qui s'emploie à transformer la revendication de classe en réforme. Les révolutionnaires poussent la revendication jusqu'à ses conséquences révolutionnaires, luttent contre toute canalisation, contre toute réforme qui tente d'arracher cette essence subversive. Conséquemment, la révolution part non pas des « minorités anarchistes » mais des besoins et intérêts du prolétariat, antagoniques au capital, qui portent en eux-mêmes le sceau de la révolution. Pour les minorités révolutionnaires, il s'agit de défendre ses intérêts jusqu'à leurs ultimes conséquences. C'est une question d'organisation et de centralisation de l'expropriation, de la lutte contre l'exploitation, contre les conditions de vie misérables du prolétariat, pour attaquer et abattre ce monde dans sa totalité.

Pour cela, les révolutionnaires ne sont pas une catégorie séparée du reste du prolétariat, et leur organisation spécifique n'est pas non plus un parti ou une organisation à part, ainsi que le prétend l'insurrectionnalisme. Bien au contraire, la lutte du prolétariat se concrétise à divers niveaux qui sont indissolublement unis. Tant les efforts pour avancer dans la centralisation internationale des révolutionnaires que ceux consacrés à la coordination et à la centralisation des luttes quotidiennes, tant la discussion et le bilan des erreurs et des succès concernant les processus révolutionnaires plus importants, tout comme la lutte concrète et « partielle », tant la préparation d'une insurrection que celle d'une grève... représentent ces divers niveaux dans lesquels s'exprime la lutte prolétarienne. A tous ces niveaux, les communistes sont partie prenante de cette communauté de lutte et y jouent le rôle de stimulant, d'aiguillon, d'exhortation à la lutte, pour que le mouvement assume jusqu'à ses ultimes conséquences la direction révolutionnaire. Les structures et organisations dont se dote le prolétariat à chacun de ces niveaux de la lutte expriment l'impulsion pour se constituer en classe, pour se centraliser. Pour cette raison, l'organisation spécifique, l'organisation concrète des minorités révolutionnaires n'a rien à voir avec la constitution d'une organisation séparée, d'un parti à part. Bien au contraire, c'est l'expression, à son niveau le plus élevé, de cette tendance de leur classe à se constituer en un seul corps, en un seul organisme et de se doter d'un organe central.



Tout ce dualisme que l'insurrectionnalisme introduit dans les intérêts des prolétaires, comme la séparation organisationnelle entre minorités anarchistes et masses, appartient aux conceptions de la social-démocratie et ne fait que faire obstacle à l'associationnisme du prolétariat et le déstructurer.

## ***Autonomie individuelle contre autonomie de classe***

« La responsabilité et la discipline organisationnelles ne doivent pas effrayer: elles sont les compagnes de routes de la pratique de l'anarchisme social » .

N. Makhno, *Sur la discipline révolutionnaire*

Comme nous l'avons vu, l'insurrectionnalisme réduit le regroupement des révolutionnaires à la création de petits groupes constitués et unis sur une base affinitaire. On part de l'individu, du rebelle en lutte qui s'associe avec d'autres individus du même genre avec qui il entretient des relations épisodiques et informelles « pour attaquer l'ennemi ». Le respect de l'autonomie de l'individu est une règle sacrée pour ces groupes. Et quand se créent des coordinations informelles entre divers groupes affinitaires, là aussi l'autonomie de chaque groupe est sacrosainte.

«XV. L'organisation informelle a une nécessité d'autonomie extrême dès lors que sa propre composition est autonome, de l'individu au groupe, du groupe au réseau»

*Questions d'organisation, 31 thèses insurrectionnalistes.*

Dans ces structures, chaque militant est « totalement autonome et libre », à savoir qu'il est libre de lutter s'il le désire et libre de rester à la maison s'il en a envie. Il est li-

bre de se joindre aujourd'hui à d'autres camarades pour une action, mais aussi d'être en « vacances militantes » aussi longtemps qu'il lui plaira. La militance révolutionnaire est ainsi pulvérisée et sujette aux caprices et aux désirs individuels et émotionnels au lieu d'être déterminée par les nécessités de la lutte. La conséquence de tout ceci est que la lutte des classes se convertit en une lutte d'individus, de rebelles sociaux. Tout un arsenal anti-autoritaire, anti-discipline, anti-compromis, qui répond simplement à des critères idéologiques, sert à justifier cette position. Or, le manque total de responsabilité de cet individu libre et autonome face à l'organisation, face à la communauté de lutte est actuellement et sans aucun doute l'un des plus grands obstacles à l'organisation du prolétariat en force.

Dans la pratique, cette autonomie individuelle n'a pas sa place dans la véritable communauté de lutte. En réalité, cet individu autonome représente au contraire l'essence de la vie sous le capital, c'est la démocratie qui dissout la communauté humaine en individus séparés et les réunit en tant que séparés par le biais de toute une série de mécanismes médiateurs. Pour très antidémocratique que se montre l'insurrectionnalisme dans ses déclarations, son adoration pour cet individu isolé et libre, est pourtant la meilleure défense que l'on puisse faire de la démocratie. De la même manière qu'il est totalement utopique de lutter pour la suppression du commerce, de l'échange mercantile, sans lutter en même temps contre

la propriété privée qui en est le fondement, on ne peut lutter contre la démocratie sans lutter contre l'autonomie de l'individu.

Cette défense de l'individu isolé, des entités séparées, de leur liberté, qu'on défend avec l'organisation informelle, se trouve en totale opposition avec la tendance à la centralisation vers laquelle le prolétariat est porté. Alors que le capital et toutes les forces de la contre-révolution cherchent par tous les moyens à atomiser le prolétariat, à le réduire au citoyen libre, à l'individu avec sa vie, ses idées et ses intérêts, alors que des idéologies comme l'insurrectionnalisme s'harmonisent avec cette logique de la séparation sous la couverture du rebelle social contre l'État, la communauté de lutte contre le capital tend au dépassement de cet individu. Grâce à l'établissement de critères, ainsi que d'instances organisationnelles, le prolétariat assume sa structuration en force compacte, centralisée, dépassant progressivement l'atomisation capitaliste, faisant de chaque prolétaire une expression non pas de son individualité<sup>39</sup> mais de sa classe, de sa communauté de lutte.

L'autonomie de l'individu, des groupes, n'a donc rien à voir avec l'autonomie qui intéresse le prolétariat:

---

39. «L'individu» vient de «indivisible». Pour nous cette indivisibilité n'est pas applicable qu'à l'inséparabilité de ces individus vis-à-vis d'eux-mêmes mais aussi vis-à-vis de la communauté. L'individualité en tant que manifestation de l'être humain ne peut exister autrement que comme expression de la communauté.

L'autonomie de classe. L'autonomie de l'individu et des groupes, ainsi que nous l'avons développé précédemment, ne fait rien d'autre que suivre le jeu du capital dont l'intérêt est de nous maintenir divisés les uns par rapport aux autres, de pulvériser nos intérêts unitaires, d'effacer l'autonomie de classe, d'atomiser et dissoudre le prolétariat, sa lutte, son histoire, son programme... L'autonomie de classe représente au contraire la rupture du prolétariat avec les pratiques, les structures, les séparations et les idéologies de l'ennemi, l'affirmation et la délimitation de son programme par rapport à la contre-révolution, son organisation et sa structuration en force centralisée au niveau mondial.<sup>40</sup>

Comme pour tout le reste, l'insurrectionnalisme trafique la réalité. Pour justifier son rejet de la centralisation, il nous parle du centralisme démocratique de la social-démocratie qui équivaut au suivisme d'un troupeau vis-à-vis de son guide, de la soumission de militants d'une organisation à un chef ou un comité qui donne des instructions et dicte à ses militants ce qu'il faut faire, de la bureaucratie... Ce qui est curieux, c'est que ce centralisme démocratique est celui de la société bourgeoise et

---

40. L'antagonisme est l'idéologie qui mène à son paroxysme cette défense de l'autonomie individuelle et de groupe, contre l'autonomie de classe. A la fin des années 80 et durant une grande partie des années 90, cette idéologie s'est étendue en créant un grand nombre de séparations et partialisations dans lesquelles chaque groupe luttait pour son propre compte, pour ce qui l'intéressait à chaque moment.

correspond précisément à cette autonomie des entités que revendique l'insurrectionnalisme (de l'individu, du groupe...) et implique la conciliation d'intérêts opposés, d'individus et de groupes qui conservent leur libre-arbitre et ont donc besoin d'une médiation qui les concilie.

Quant au centralisme du prolétariat non seulement il n'a rien à voir avec ceci mais il s'y oppose en fait dans sa totalité. Il ne s'agit pas d'une forme d'organisation, il fait bien plutôt partie de la nature de notre classe, de son être organique; voilà pourquoi nous l'appelons centralisme organique. Chaque expression, chaque particule du prolétariat mondial exprime les intérêts de la totalité, agit comme partie d'un même corps. Il n'existe pas d'intérêts différents, ni d'opposition entre l'individu et la classe puisqu'ils font partie d'un même être.

Conséquemment, s'il ne rompt pas avec l'atomisation, le prolétariat se retrouve pieds et poings liés puisqu'il n'y a qu'en tant que communauté de lutte organisée et centralisée, en tant qu'être collectif qui assume son organisation et sa structuration en force révolutionnaire consciente, qu'il puisse être capable de faire face au capital, de démolir toutes ses horreurs et de construire le début d'une véritable communauté humaine laissant derrière elle et pour toujours les pages les plus sombres de l'histoire de l'humanité.

La bourgeoisie est consciente de cela, elle sait que si le prolétariat s'unifie et s'organise, elle sera balayée

d'un revers de main. D'où l'existence d'une énorme quantité de mécanismes pour nous diviser, pour nous pousser à nous affronter, pour nous arracher notre caractère organique en usant de tous types de médiations. L'insurrectionnalisme collabore à tout cela en niant la nécessité pour le prolétariat de s'organiser en force révolutionnaire.





## V

### EN GUISE D'ÉPILOGUE

Le processus de réapparition de la critique théorique et de la critique pratique constitue historiquement une unité objective. La vérité révolutionnaire qui s'annonce ainsi, bien que limitée et aliénée par les conditions prolétaires de la séparation, se dirige vers son organisation unitaire consciente et, dans ce même déplacement, chacune de ces critiques commence à découvrir la totalité de ses tâches.

Internationale Situationniste,  
*Le retour de la révolution sociale.*

Depuis l'écllosion de l'idéologie insurrectionnaliste, nous avons subi la liquidation de très importantes tentatives de rupture révolutionnaire qui, subjuguées par cette idéologie, ont fini par être totalement neutralisées. Aujourd'hui même, dans certaines zones (songeons au Chili)<sup>41</sup> où la lutte de classe commence à atteindre des niveaux d'affrontement formidables, nous voyons que l'influence et le niveau d'encadrement de cette idéologie atteint des degrés importants qui entraînent les minorités prolétaires vers les chemins funestes que trace cette idéologie. Tout au long du texte, nous avons essayé de mettre en relief comment l'idéologie insurrectionnaliste, loin de défendre et représenter la pratique insurrectionnelle du prolétariat, est un obstacle dans le processus de reconstruction du mouvement révolutionnaire. Les conceptions fondamentales contenues dans cette doctrine, loin d'être une arme pour la révolution, finissent par servir aux maîtres du monde, à la bourgeoisie et à ses tentatives de dissoudre la force destructrice de celles et ceux qui sont appelés à détruire cette société.

Il est évident qu'une idéologie comme l'insurrectionnalisme ne trouve pas sa matière première parmi les adeptes pacifistes de Gandhi<sup>42</sup> mais plutôt dans les cercles

---

41. Le texte date de 2012.

42. Ghandi qui fut d'ailleurs un ardent recruteur de prolétaires indiens au bénéfice de l'armée britannique lors de la boucherie de 1914-1918.

les plus combatifs du prolétariat. Et c'est cette particularité qui lui confère une notoriété et un respect immérités parmi les minorités révolutionnaires. Il devrait plutôt provoquer l'effet inverse puisque ce sont justement ces idéologies, à savoir celles qui servent à réduire *les irréductibles*, qui devraient être attaquées avec le plus de fermeté par ceux qui cherchent à détruire cette société.<sup>43</sup> Et s'il est vrai que c'est dans ces secteurs décidés et combatifs que cette idéologie s'enracine, il n'en est pas moins vrai que sa présence n'est possible qu'en des lieux où l'idéologie social-démocrate n'a pas été suffisamment et efficacement combattue et où les fragments idéologiques issus de la défaite du prolétariat par le passé continuent de sévir. De tout ceci découle la nécessité de régler leur compte à tous ces fragments et en même temps de nous réapproprier le programme invariant de la révolution. Dans ce contexte, la critique de l'idéologie insurrectionnaliste est un maillon de la critique de toute fausse conscience, c'est un pas en avant dans le combat contre les fers de lance de la contre-révolution, activement opposés au resurgissement de la révolution.

Comprendre ceci nous a pris du temps, a nécessité des discussions et aussi des ruptures et des éloignements vis-à-vis de camarades, qui nous critiquent sur la manière, le moment et les positions sur base desquelles nous

---

43. Cela n'a été mieux compris par quiconque que par les camarades qui durant des années ont été sous le joug de cette idéologie et qui ont fini par rompre aujourd'hui avec elle pour assumer la totalité des tâches révolutionnaires, y compris la lessive, la vaisselle, les couches-culottes.

attaquons cette idéologie. Hélas, nous, minorités révolutionnaires, nous sommes habituées à ces ruptures tout au long de notre histoire. Déjà au début du mouvement du prolétariat, il nous a été demandé de ne pas critiquer le réformisme au nom d'une supposée unité qui ne répondait qu'aux intérêts du capital ; il nous a été demandé de ne pas critiquer le parlementarisme en tant qu'instrument bourgeois ; plus tard, au début du XXe siècle, il nous a été demandé de ne pas critiquer les Bolchéviks en tant qu'agents de l'État parce nous donnions des armes à la bourgeoisie ; par après, on nous a dit que nous ne pouvions parler de la CNT comme d'un défenseur de l'État, comme d'un organe qui a participé à sa reconstruction pendant la dénommée guerre civile espagnole, parce que cela nous isolait ; d'autres nous ont demandé de ne pas démasquer la Russie, la Chine ou Cuba en tant qu'États capitalistes et de nous conformer à l'appui critique sous le pathétique prétexte de ne pas donner des armes à l'impérialisme ; il nous a aussi été demandé de ne pas faire une critique du *foquisme* et de l'*apparatchisme* auxquels adhéraient des milliers de guerrilleros dans les années soixante et septante, ayant risqué leur vie en essayant de lutter contre le capitalisme ; et dernièrement, on nous a dit que ce n'était pas le moment de réaliser une critique de l'idéologie insurrectionnaliste. Bien sûr, tous et chacun d'eux ne se gênaient pas (et encore aujourd'hui) à faire la critique d'autres combattants qui assumaient la lutte armes à la main parce qu'ils ne partageaient pas leur idéologie.

Tout ceci ne fait que mettre en scène le chemin tortueux vers la révolution. Pendant que certains tentent de nous brider afin de *neutraliser la critique armée* du prolétariat et perpétuer cette société, d'autres nous conseillent d'attendre pour *neutraliser l'arme de la critique* et donc d'éterniser leurs idéologies. Le mouvement révolutionnaire n'aurait pas avancé d'un pouce depuis sa première apparition historique sans toute cette série de luttes et de ruptures qui, bien qu'elles aient parfois été douloureuses et dans la majeure partie des cas se soient présentées à contre-courant et de manière minoritaire, sont les seules bases sur lesquelles le prolétariat pourra organiser sa lutte avec des chances de victoire.

Bien sûr, nous n'avons pas peur d'être une minorité au sein des minorités, parce que nous ne cherchons aucun genre de popularité et nous ne basons notre pratique sur aucun prosélytisme. Nous sommes avant tout conscients que ce qui nous donne de la force, c'est la perspective historique, la ferme conviction que nous ne sommes que de simples expressions d'un mouvement historique qui est obligé d'assumer ses positions révolutionnaires s'il ne veut pas périr. La seule chose qui nous intéresse, c'est la lutte pour la constitution du prolétariat en classe, l'autonomie de notre classe vis-à-vis de toutes les idéologies et des appareils de l'ennemi et par conséquent, la lutte intransigeante contre toute expression de la contre-révolution comme chemin inéluctable. Il n'y a pas d'autre secret de la révolution sociale.

Bien sûr, et nous ne nous fatiguerons pas de le répéter, de nombreux prolétaires qui se revendiquent de cette idéologie insurrectionnaliste tout comme certains camarades qui se disent insurrectionnalistes sont en réalité en train de lutter à nos côtés, coude à coude, assumant la lutte pour l'abolition du capitalisme. Comme nous l'avons dit tout au long du présent texte, « peu importent les slogans, c'est la pratique qui compte », parce que beaucoup parmi ces prolétaires réalisent, dans leur propre pratique, une rupture avec les conceptions et l'idéologie qu'ils disent défendre. Ainsi par exemple, de nombreux camarades qui se revendiquent de l'insurrectionnalisme participent à l'impulsion de structures qui n'ont rien à voir avec l'informalisme, d'autres sont un facteur important de la revendication du prolétariat comme sujet historique de la révolution, d'autres assument une diversité de tâches qui déborde du cadre spécialisé de l'insurrectionnalisme... Cela signifie que ces camarades, encore sous l'étiquette insurrectionnaliste, sont déjà en train de réaliser une critique pratique de cette idéologie, qu'ils sont en train d'être poussés par leur propre communauté de lutte à jeter à la poubelle les idées et pratiques fondamentales de cette fausse conception de la lutte, ils sont en train d'être poussés par leurs propres intérêts à lutter pour l'insurrection prolétarienne.

Ceci ne peut toutefois pas nous faire oublier que l'idéologie agit à divers niveaux et lamentablement, quand certaines expressions prolétariennes atteignent

un certain degré d'idéologisation, quand l'idéologie réussit à s'approprier et à diriger tous les aspects de la lutte, non seulement elle peut finir par détruire ces expressions de lutte mais qui plus est, elle les transforme en un facteur de reproduction de cette idéologie à l'intérieur de la communauté de lutte, en un foyer de liquidation des luttes et de leurs expressions.

Il est vrai que toutes les expressions de la communauté de lutte (dont nous sommes) présentent des faiblesses, des fissures par lesquelles entrent certaines idéologies, des brèches par lesquelles s'engouffre la contre-révolution. C'est pour cette raison qu'il est fondamental de lutter contre toutes ces faiblesses, contre toutes les idéologies qui se perpétuent sur notre terrain. Il n'y a pas d'autre façon de se débarrasser de l'influence de notre ennemi, il n'y a pas d'autre façon d'arriver à acquérir la force révolutionnaire nécessaire pour abattre ce monde inhumain.

Il faut aller chercher les causes des défaites du passé précisément là, dans nos faiblesses, dans les faiblesses de notre classe. La répression, les « traîtres », l'« erreur »... ne sont pas les causes pour lesquelles nous avons subi une défaite. Il n'y a rien de plus absurde que d'attribuer la faute à l'ennemi d'avoir été vaincus. C'est dans nos carences que nous devons voir les causes qui ont provoqué l'« erreur », la canalisation, le triomphe de la contre-révolution, la répression, le retour à la normalité, le re-

flux de la lutte, etc. C'est sur le manque d'autonomie de classe, sur la rupture incomplète avec les conceptions théorico-pratiques qui appartiennent au capital et le servent que nous devons mettre l'accent. Toute l'expérience accumulée durant des siècles d'affrontement, c'est-à-dire les leçons acquises dans les défaites et les échecs du passé, doivent être des lignes directrices pratiques pour le présent et le futur, doivent faire prendre conscience de nos carences, des erreurs, des idéologies, des ennemis cachés... C'est dans ce contexte que s'inscrit la critique que nous avons développée ici. Le moment que nous traversons aujourd'hui exige d'approfondir la critique de l'insurrectionnalisme.

Ce qui a voulu être une rupture révolutionnaire dans une époque marquée par le repli du prolétariat, par la quasi-inexistence de révoltes, époque dans laquelle la citoyenneté et la soumission avait acquis une force impressionnante, est aujourd'hui, au moment présent, alors que s'ouvre la voie de la polarisation sociale, alors que l'antagonisme de classe explose à nouveau de tous côtés, une idéologie qui détruit précisément toute tentative de rupture révolutionnaire et contre laquelle il est fondamental de réaffirmer à tous les niveaux le programme invariant de la révolution.

Face à la réémergence internationale du prolétariat qui se présente sous forme d'explosions sociales qui retentissent chaque fois dans plus de pays, en acquérant



un caractère permanent dans certains d'entre eux, face à ce scénario de confrontation et de déstabilisation de la paix sociale, toutes les conceptions qui forment le squelette de l'idéologie insurrectionnaliste et que nous avons décortiquées et critiquées sont déjà en train de peser d'un poids contre-révolutionnaire terrible contre la lutte prolétarienne et elles doivent être dénoncées sous toutes leurs formes: la négation du sujet révolutionnaire, le mépris pour la réappropriation de toute son expérience historique et de tout lien avec la lutte du passé, la simplification grossière des tâches à mener à bien pour la révolution réduites à certaines formes d'action directe, l'immédiatisme, le volontarisme, la négation de l'insurrection comme phase essentielle de la lutte, le rejet de l'associationnisme du prolétariat... En définitive, chacune des conceptions qui forment le squelette de l'idéologie insurrectionnaliste et que nous avons décortiquées et critiquées sont déjà en train de peser terriblement contre la lutte prolétarienne, en faveur de la contre-révolution, et doivent à ce titre être dénoncées.

D'où l'importance de la lutte contre cette idéologie qui nous met en relation directe avec d'autres thèmes centraux tels que l'insurrection, la dictature du prolétariat, le processus de destruction du capital et de l'État, l'associationnisme international et internationaliste, la réappropriation de l'expérience historique, la centralisation des minorités révolutionnaires... la radicalisation de la lutte de classes met urgemment sur le tapis la né-

cessité que notre classe approfondisse à tous les niveaux ces aspects essentiels de la révolution sociale. Pour cela nous appelons et incitons tous les camarades, toute notre communauté de lutte, à aborder ensemble toutes ces questions et problèmes que nous pose la phase de lutte dans laquelle nous entrons actuellement et plus concrètement, à ce que nous assumions de manière centralisée les tâches que le moment actuel exige de nous.

Ce texte n'est rien de plus qu'une expression de ce processus de centralisation de divers groupes et camarades pour lutter pour l'abolition du capitalisme, en faisant face aux diverses forces de notre ennemi. Il exprime la tendance de notre classe à s'unifier sur base de tous ses intérêts et à s'affronter à ses propres faiblesses. Il est logique qu'un lecteur totalement emprisonné par l'idéologie insurrectionnaliste se sente attaqué, voit ce livre comme l'œuvre de gens étrangers à la lutte... mais voilà précisément la force matérielle de l'idéologie, l'idéologie *personnifiée*. Et c'est contre cette force qui nous enferme, qui nous détruit et qui convertit l'idéologie en facteur qui contrôle tout (la perception, les textes, la communication...), qui fait que toute la réalité passe par ses filtres... que nous mettons en évidence tout ce matériel critique.

Bien entendu, tout ceci est, évidemment, une question pratique et il n'y a que sur ce terrain qu'elle puisse se réaliser. A partir de la lutte et pour la lutte, voilà le seul cadre dans lequel ce texte et sa critique a un sens et se

matérialise comme une arme de combat. Isolé de cette dynamique pratique qu'il contient, il perd tout caractère subversif. D'où l'importance d'être discuté, amélioré et fortifié par la communauté de lutte dont nous faisons partie, qui se structure comme instrument dans la lutte contre notre ennemi de classe et qui mène à la constitution du prolétariat en classe pour l'abolition de la terreur capitaliste et le surgissement, sur ses cendres, d'une véritable communauté humaine mondiale.



## **ANNEXES**



## **ANNEXE I**

### ***Éclaircissements complémentaires***

Avant la publication de ce texte, plusieurs brouillons ont circulé parmi des camarades proches que ce texte et son éventuelle impression étaient susceptibles d'intéresser. À une époque où domine le refus de la discussion et de la critique (autocritique) entre camarades, où tout effort de réappropriation de notre histoire et de l'arme de la critique est déprécié et taxé de théoricisme, où le « confort du ghetto » et la simple inertie règnent en maître au sein de notre communauté de lutte, certaines discussions se sont malgré tout matérialisées, manifestations des efforts de notre classe pour rompre avec cette situation mortifère et assumer la critique camarade malgré les divergences.

Cependant, au cours de certaines de ces discussions nous nous sommes rendu compte que certains aspects que nous considérions comme étant secondaires finissaient par occuper le premier plan, et évinçaient le cœur de la question. C'est ce qui nous a convaincus de la nécessité de souligner et clarifier certaines des questions qui guident nos positions, ainsi que la méthode d'exposition de la critique que nous présentons dans ce livre. Nous avons donc inclus trois aspects de ces discussions dans la présente annexe.

1) Le « ton et le langage ». C'est un point très fréquemment débattu dans les discussions et qui malheureusement dans la plupart des cas nous écarte de l'essentiel en séparant une partie de la forme (ton, langage...) du contenu. Concrètement, certains camarades pointent du doigt le fait que la critique, telle qu'elle est exprimée dans le texte, peut s'avérer blessante et insultante pour celui qui se considère insurrectionnaliste, et rendrait peu enclins à se réapproprier cette critique ceux-là même à qui ils considèrent qu'elle serait le plus utile.

À ce sujet, nous aimerions préciser que lorsque nous critiquons telle ou telle idéologie, quand nous dénonçons telle ou telle force que nous considérons comme ennemie, nous ne prenons pas en considération ce que pourrait en penser chaque prolétaire. Nous pensons que la critique révolutionnaire ( tant la « théorique » que la « pratique ») ne peut se fonder sur de telles prémisses. Sans quoi nous serions vite perdus, contraints de gérer les sensibilités et les formes, ce qui empêcherait la cristallisation des positions révolutionnaires. Nous pensons, au contraire, que les prémisses sont tout autres : ce sont les intérêts et les besoins de notre mouvement sur tout son horizon historique. Nul doute que beaucoup de camarades se sentiront attaqués, et ne comprendrons pas que ce que nous attaquons, c'est toute une conception aliénante de la lutte. Nous considérons néanmoins qu'au-delà de toutes ces questions individuelles et immédiates se joue toute la lutte contre ces positions opposées à notre avancée, lutte qui fait partie



de la lutte sociale en général et dont notre critique n'est qu'une simple expression. Ceci dit, cela ne veut évidemment pas dire qu'il n'y a pas d'autres manières de matérialiser et d'exprimer la critique.

D'un autre côté, nous pensons que si cette critique est importante pour les camarades autoproclamés insurrectionnalistes, dont un bon nombre constituent de précieuses expressions de la lutte – ainsi que nous l'avons mentionné dans notre texte – nous ne croyons absolument pas qu'elle ne se destine qu'à eux seuls, ni que ce soit en définitive à eux qu'elle sera la plus utile.

Nous donnons à cette critique un contenu social. Tout comme ce texte est une émanation de la lutte de la classe, cette critique ne possède d'autre objectif que notre classe et ses luttes. Les camarades qui se définissent comme insurrectionnalistes n'en représentent qu'une partie, pour importante, bien sûr, qu'elle puisse être. Les discussions que ce texte suscite et suscitera au sein de nombreuses structures et parmi de nombreux camarades vont au-delà des « cercles insurrectionnalistes ». C'est toute une communauté de lutte qui discute et se réapproprie sa pratique, qui convertit ses erreurs en expériences et en directives pratiques. La critique théorico-pratique de l'idéologie revêt ici une importance vitale pour toute les expressions de la lutte.

2) L'objet du texte. Certains camarades ont insisté sur le fait que l'objet du texte, à savoir la critique de l'idéologie insurrectionnaliste, est incomplète sans

la critique de la manière dont elle se matérialise. Nous connaissons les caricatures et les variantes dont furent l'objet les « thèses matricielles » de l'insurrectionnalisme, mais nous considérons toutefois cela comme secondaire. Les variations peuvent être énormes, et au sein d'une même ville il est arrivé que des groupes de camarades se définissant comme insurrectionnalistes se côtoient tout en différant dans leurs expressions pratiques. Mais il ne nous est pas possible de passer en revue chacune de ces variantes et de les critiquer. Nous jugeons nécessaire de nous attaquer à la racine de cette conception, au corps conceptuel qui prévaut à toutes ces manifestations, et c'est en partant d'une critique de ces racines que se critiquent d'un seul coup toutes ses ramifications. C'est d'ailleurs vrai pour toutes les idéologies, songeons à la critique de l'idéologie politiciste de la social-démocratie et de ses nombreuses variantes (léniniste, stalinienne, maoïste, castriste...).

3) La terminologie. La question des « termes » utilisés est une autre question qui a surgi non seulement dans les discussions sur ce texte, mais également dans d'autres discussions au sein de notre communauté de lutte. Le langage pose problème parce qu'il est né d'une société que nous cherchons à détruire et qu'il en véhicule donc toutes les limites. Mais également parce que la contre-révolution a si profondément déformé le langage que notre classe utilise dans son combat, et ce afin de confisquer nos expressions historiques de lutte, que le langage lui-même est devenu

une barrière. Toutefois, il ne s'agit pas de rejeter tous ces termes chargés de contenu et de luttes historiques juste parce que la bourgeoisie se les est appropriés. Il nous faudrait renoncer à tout un héritage, et nous devrions continuellement changer notre lexique, ce qui rendrait plus difficile la connexion avec notre passé. Sans compter que la bourgeoisie s'empresserait de tenter de récupérer nos nouveaux lexiques. C'est en réalité faire le jeu du capital : il ne demande pas mieux que nous fassions à chaque fois table rase du passé, et peinions ainsi à identifier nos luttes présentes avec celles que nous menions hier, ou il y a deux cents ans.

Nous ne pouvons pas non plus nous attarder sur chaque terme à chaque fois que nous l'employons. Mais nous croyons par contre qu'il appartient à la communauté de lutte dans son ensemble de s'efforcer de se réapproprier le langage. À défaut de quoi les textes seraient inintelligibles : l'hétérogénéité de la communauté de lutte imposerait d'expliquer systématiquement quasi tous les concepts (classes, parti, dictature du prolétariat, centralisation organique, communisme, anarchie, socialisme, terrorisme révolutionnaire, organisation, idéologie, social-démocratie, capitalisme, bourgeoisie, révolution...). En effet, si des termes comme « programme » ou « centralisme organique » provoquent des grincements de dents chez certains de nos camarades, d'autres camarades objectent à certains termes qui aux premiers sembleront parfaitement usuels : par exemple, « militance révolutionnaire » ou « prolétariat ».

Tout ceci fait l'objet d'une tâche de réappropriation collective. Nous ne pouvons pas continuellement démentir l'usage que fait notre ennemi de chaque mot employé par notre classe. Malgré tout, nous avons garni le texte de bon nombre d'annotations et éclaircissements.

Voilà pourquoi les termes auxquels a recours notre classe ne se définissent pas conformément à la logique bourgeoise, ou à la façon d'un dictionnaire, en quelques lignes. Ni même en quelques heures d'explications. Les implications de chaque terme les rendent dépendants d'une totalité. Ignorer cela reviendrait à chercher à définir un bras comme une entité séparée, sans comprendre qu'il est partie constituante d'un corps dans sa totalité, et que sans prendre en compte cet organisme dans son ensemble on ne peut parvenir à appréhender le bras dans sa totalité. Il s'ensuit que tout essai de définition sera toujours problématique, d'autant plus que celle-ci s'efforce d'être synthétique : l'avantage de la synthèse comporte en effet d'autres dangers, qui profitent à nos ennemis. Souvenons-nous d'Engels, qui durant des décennies a employé le terme « dictature du prolétariat », avec Marx et bon nombre d'autres camarades (dont Bakounine, malgré son acception élitiste et conspirationniste du terme). N'a-t-il pas dû malgré tout clamer, face aux incessantes polémiques : « Voyez la Commune de Paris : c'était la dictature du prolétariat » ? Bien que nous ne partagions pas cette affirmation d'Engels sur ce que fut la Commune de Paris, ses paroles révèlent par-

faitement la problématique du langage et comment on tente de trouver dans la pratique une définition plus précise. Rappelons-nous aussi comme cette célèbre phrase de Marx, prenant exemple sur la lutte d'un secteur prolétarien, définit mieux que tout le centralisme organique « « Nous l'avons vu: quand bien même elle ne se produirait que dans un seul district industriel, une révolution sociale se place au point de vue de la totalité, parce qu'elle est une protestation de l'homme contre la vie inhumaine, parce qu'elle part du point de vue de chaque individu réel, parce que la Gemeinwesen dont il s'efforce de ne plus être isolé est la véritable Gemeinwesen de l'homme, l'être humain. »<sup>1</sup>

Espérons que ces éclaircissements complémentaires faciliteront le maniement de l'instrument critique contenu dans ce livre, tant pour les camarades qui se définissent comme insurrectionnalistes que pour les autres. Nous les encourageons aussi à prendre contact avec nous afin de rompre le terrible isolement qui aujourd'hui encore sévit parmi les minorités révolutionnaires et afin d'organiser ensemble la totalité des tâches que la lutte exige de nous.

---

1. « Gloses critiques marginales à l'article "Le roi de Prusse et la réforme sociale, par une prussien", in *Vorwärts!*, n° 64, 10 août 1844, Paris, le 31 Juillet 1844.



## **ANNEXE II**

### **CRITIQUE RÉVOLUTIONNAIRE contre SECTARISME DOGMATIQUE**

Tout au long du processus qui nous a amenés à concrétiser les différents aspects de la critique de l'insurrectionnalisme, dont ce livre est une expression, nous avons bénéficié de contributions et de critiques camarades qui nous ont permis d'en améliorer certains aspects. Concomitamment se sont également produits des éloignements, sains et inévitables, vis-à-vis de certains autres militants. D'autre part, nous eûmes malheureusement à subir des « critiques » fondées essentiellement sur la diffamation et l'amalgame et qui, en s'attaquant à la confiance militante et à la communauté de lutte, ont provoqué des ruptures entre camarades.

Si dans l'absolu nous sommes disposés à relayer le contenu de ces « critiques », nous insistons par contre pour ne laisser subsister aucune ambiguïté sur le total antagonisme qui oppose critique révolutionnaire et sectarisme idéologique.

Nous ne cherchons les applaudissements de personne, et nous ne nous préoccupons pas de savoir si les matériaux que nous publions plaisent à notre classe, peu

ou prou. Bien sûr, nous regrettons que cela nous amène à être une minorité à l'intérieur de notre propre classe, mais notre objectif est d'impulser la constitution du prolétariat en classe pour dynamiser tous les États et nous débarrasser de ce monde du travail et de son univers mercantile, jusqu'à n'en plus laisser la moindre trace. Nous savons que cet objectif requiert entre autres choses la critique de toutes les idéologies, en ce compris l'insurrectionnalisme, et malgré que celle-ci ne veuille guère se reconnaître comme telle. La répression de camarades, voire même leur mort, ne peut pas faire obstacle à cette nécessité de critique. S'il en était ainsi, jamais rien ne pourrait être critiqué, ce ne serait jamais le bon moment : entre autres choses, parce que la répression et la mort sont la règle dans notre vie, dans la vie des révolutionnaires, et à vrai dire, dans la vie de la majorité des prolétaires. Répression et mort ne sont guère des exceptions, elle forment le contexte de terreur dans lequel se déploie la lutte de classe, elles constituent le milieu naturel duquel émerge la critique armée et l'arme de la critique pointée contre ce monde.

Nous savons qu'un texte comme celui-ci, nécessaire et engagé, ne manquera pas de susciter de vives discussions au sein de notre communauté de lutte. Ce qui importe est que tout ce processus de critiques, de discussions, s'articule comme partie intégrante de la lutte et du processus de fortification du sujet de la révolution. Les désaccords, les contradictions, y compris violentes, sont propres à ce processus comme aux minorités révolutionnaires.



Nous voyons bien que dans l'époque où nous entrons ne manqueront ni la combativité ni le courage. Nombreux sont les camarades qui nous le démontrent, tout comme le confirment les nombreuses luttes qui se produisent partout dans le monde. Mais nous nous rendons aussi compte qu'une des faiblesses fondamentales de notre époque est le terrible manque de profondeur dans la critique révolutionnaire, surtout dans la critique camarade, l'autocritique prolétarienne. Face à cette réalité, certains décident d'aggraver cette faiblesse en ne comprenant pas notre usage de la critique, en la réduisant à son seul côté destructeur, en ne comprenant pas que la critique prolétarienne possède deux aspects : l'un, constructif, lorsqu'elle s'adresse à nos luttes ; l'autre, destructeur, destiné à notre ennemi.

Bien entendu, nous ne condamnons pas ni ne nous désolidarisons d'un quelconque camarade qui prétendrait « passer à l'attaque ». Nous ne crachons pas sur le camarade emprisonné pour avoir dévalisé une banque, ou liquidé quelques sbires. Nous ne crachons pas sur le camarade qui décide d'empoigner une fusil et de faire la peau à l'un ou l'autre bourgeois... Confondre la défense des camarades qui se réclament de l'insurrectionnalisme avec la défense de l'idéologie elle-même, ou la condamnation des camarades avec la condamnation de l'idéologie, est le propre de celui qui soumet sa compréhension à la déesse Idéologie. Pour nous, l'action contre le Capital, quelle qu'elle soit, nous semble la plus naturelle des

réactions de notre classe contre ce monde de merde. Voilà pourquoi nous insistons sur notre dénonciation de cette méthodologie propre à l'ennemi ; une méthodologie qui cherche à assimiler la critique contre l'idéologie insurrectionnaliste – ou une quelconque autre idéologie – avec la désolidarisation d'avec les prolétaires, qui malgré l'influence qu'exerce sur eux cette idéologie, sont en lutte contre le Capital. Cet amalgame est une manœuvre destinée à diviser et à faire obstacle au renforcement de la communauté de lutte.

D'un autre côté notre conception de la lutte nous empêche de recourir à des termes que certains autres utilisent, comme par exemple « camarades qui ont décidé de passer à l'attaque ». D'abord parce que nos camarades sont toujours, d'une manière ou d'une autre, à l'attaque. Ensuite parce que, en ce qui concerne la lutte, et la communauté de lutte, le « nous » et le « eux » forment une fausse conception de la réalité. Au travers des prismes déformants de l'idéologie, certains ne parviennent pas à voir une classe qui lutte et se structure à différents niveaux pour détruire de fond en comble le capitalisme. Ce qu'ils voient, ce sont des individus, des groupes, des courants, des idéologies pouvant éventuellement s'associer, entretenir des rapports plus ou moins camarades... Nous envisageons, au contraire, le combat pour la révolution comme le mouvement d'une classe qui lutte partout contre le même ennemi. La lutte des opprimés, c'est nous ; NOUS SOMMES LE PROLETARIAT qui se sou-

lève contre la tyrannie mercantile. Et c'est nous, le prolétariat, qui charrions faiblesses et idéologies, certes, mais notre classe engendre aussi la critique de ces faiblesses et de ces idéologies. Il n'y a que nos ennemis qui puissent se réjouir de l'absence de critique au sein de notre communauté de lutte, seul le Capital peut espérer un prolétariat totalement acritique, incapable du moindre pas en avant dans son projet de destruction de ce monde.

D'aucuns se montrent incapables de discerner, dans la lutte prolétarienne, la différence entre l'idéologie comme force matérielle de l'ennemi et la pratique de notre classe, et continuent de confondre les drapeaux avec le mouvement. Ils sont incapables de comprendre que la lutte prolétarienne contient des idéologies et des influences ennemies – et nous, en tant que prolétaires, n'en sommes pas exempts, loin s'en faut – et que l'autocritique est indispensable pour parvenir à s'en affranchir. La contre-révolution ne s'exprime pas seulement dans des structures organisées, telles que le sont les partis ou les syndicats, mais s'exprime aussi en tant que force idéologique qui se transforme en force matérielle qui leurre et piège les prolétaires. Certains affectent d'ignorer ce fait et se montrent incapables de comprendre que, lorsqu'était critiqué le poids de l'idéologie démocratique dans les luttes qui se sont déroulées en Afrique du Nord en 2011, personne ne songeait à se désolidariser de nos luttes dans cette région. Bien au contraire, nous combattons activement pour renforcer ces luttes, pour critiquer

les idéologies qu'elles charriaient et qui les entraînaient sur la voie de la transformation en conflit inter-bourgeois. Les mêmes ne comprennent guère plus que critiquer l'idéologie gestionniste ne revient pas à cracher sur les camarades qui ont affronté le Capital en occupant les usines où ils travaillent, mais qu'il s'agit au contraire de s'opposer à la force d'intégration de cette lutte dans la dynamique du Capital. Dans la même veine, ils ne perçoivent pas que la critique de l'idéologie insurrectionnaliste n'implique pas de se désolidariser du camarade qui, mû par cette idéologie, réalise un sabotage ; ni même de rejeter l'idée du sabotage. Critiquer la force matérielle qui tente d'encadrer cette expression de lutte, c'est assumer la lutte. Les exemples sont légion. Cette séparation de la communauté de lutte réelle, avec d'un côté le camarade autoproclamé insurrectionnaliste, d'un autre le camarade qui critique l'insurrectionnalisme, d'un autre encore le rebelle armé qui s'affronte à l'État en Afrique du Nord<sup>2</sup>, et ailleurs encore le camarade qui critique la démocratie, cette séparation-là n'existe que dans la tête des idéologues. Nous insistons sur le fait que, pour nous, il ne s'agit que d'expressions d'un même être, d'une même pratique qui s'organise et développe ses associations au travers de structures multiples en assumant le combat pour l'abolition du capitalisme.

---

2. Cette annexe a été écrite en 2011, au moment de la vague de lutte qui a été nommée de manière réductrice le «printemps arabe».

Nous ne le répéterons jamais assez, nous restons intransigeants face à l'idéologie démocratique à l'œuvre dans les luttes récentes en Afrique du Nord, tout comme nous demeurons solidaires du prolétariat qui combat, armes à la main, l'État dans cette région. Nous restons intransigeants face à l'idéologie insurrectionnaliste tout comme nous demeurons solidaires des camarades qui s'attaquent réellement au Capital. Nous restons intransigeants face au propagandisme et demeurons solidaires des camarades qui produisent des publications subversives. Nous restons intransigeants face aux attitudes de spectateur passif des luttes et demeurons solidaires des camarades qui assument la discussion au sein de la lutte pour abolir ce monde où nous vivons... Et il ne s'agit là que d'une manière d'exprimer cela, en des termes que l'idéologue comprendra, car pour nous tout est uni et s'entrelace, et le prolétariat, en tant qu'entité, assume tout cela. Les idéologues non seulement conçoivent tout cela de façon séparée, mais vont justement concevoir l'idéologie comme indissociable de la lutte, reléguant tout ce qui distingue ces deux éléments au rang de « pinaillages dialectiques ». De fait, ils sont incapables de faire la différence entre la lutte prolétarienne et les idées-drapeaux dont cette lutte se pare et qui agissent comme des forces idéologiques.

Notre identification avec tous ceux qui luttent contre le Capital, avec tous les réprimés dans cette lutte, est parfaitement claire. Simultanément, nous combattons

inlassablement et de la manière la plus intransigeante qui soit toutes les faiblesses, toutes les idéologies qui cherchent à nous dominer, quoi qu'on en pense ou en dise.

**Vive ceux qui luttent !**

**À bas les Saintes-Familles !**

**Vive l'anarchie, vive le communisme !**



